

le d'élite

McGill DAILY le d'élite

DPS SPD

DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Publié par la société des publications
du Daily, une association étudiante
de l'Université McGill



NIETZSCHE
DANS TOUS
SES ÉTATS

P. 8-11

RÉDACTION

2075 Boulevard Robert-Bourassa, bureau 500
Montréal (Québec) H3A 2L1
Téléphone : +1 514 398-6784

Rédactrice en chef

rec@delitfrancais.com
Lara Benattar

Actualités

actualites@delitfrancais.com
Astrid Delva
Juliette De Lamberterie
Antoine Milette-Gagnon

Culture

artsculture@delitfrancais.com
Grégoire Collet
Évangéline Durand-Allizé

Société

societe@delitfrancais.com
Katherine Marin

Philosophie

philosophie@delitfrancais.com
Simon Tardif

Coordonnateur de la production

production@delitfrancais.com
Sebastien Oudin-Filipecki

Coordonnatrices visuel

visuel@delitfrancais.com
Alexis Fiocco
Béatrice Malleret

Multimédias

multimedias@delitfrancais.com
Matias Brunet-Kirk

Coordonnateurs de la correction

correction@delitfrancais.com
Niels Ulrich
Amine Baouche

Webmestre

web@delitfrancais.com
Mathieu Ménard

Coordonnateurs réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com
Lucile Jourde Moalic
Iyad Kaghad

Contributeurs

Rafael Miró, Taja da Silva, Amanda Fakihi,
Violette Drouin, Joseph Herbinet, Hugo Roussel,
Paul Llorca, Hannah Raffin, Thomas Volt, Hugo
Gentil, Fernanda Mucino, Monica Morales, Sofia
Enault, Celia Spenard-Ko

Couverture

Alexis Fiocco
Béatrice Malleret

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Boris Shedov

Représentante en ventes

Letty Matteo

Photocomposition

Mathieu Ménard

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com
Lydia Bhattacharya

Conseil d'administration de la SPD

Lydia Bhattacharya, Léandre Barôme, Tony Feng, Boris
Shedov, Nouèdyn Baspin, Julian Bonello-Stauch, Lara
Benattar, Hannah Raffin, Phoebe Pannier Sébastien Oudin-
Filipecki

Les opinions exprimées dans les pages du Délit
sont celles de leurs auteur·e·s et ne reflètent pas les
politiques ou les positions officielles de l'Universi-
té McGill. Le Délit n'est pas affilié à l'Université
McGill.

L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se
veut nullement discriminatoire.
Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de
l'équipe de la rédaction.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mardis par la Société
des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses arti-
cles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas
d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés).
L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publi-
cité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde
par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

La stérilisation des femmes autochtones nous empêche de croire en une réconciliation

L'ÉQUIPE DU DÉLIT

Les élèves ayant voté aux derniers référenda ont voté à 78,8% en faveur du changement de nom de l'équipe sportive de l'Université, les Redmen. Ce vote était organisé au nom du respect des communautés autochtones, que nous sommes tenus de prôner après que l'Université a participé activement à l'humiliation des communautés autochtones. Les personnes impliquées dans le mouvement pour le changement de nom, que *le Délit* a soutenu et soutient encore, se réjouissent de cette avancée vers la réconciliation.

Dans un rapport publié en 2017, Yvonne Boyer et Dre Judith Bartlett documentaient la stérilisation des femmes autochtones à Saskatoon et demandaient qu'une enquête soit menée au niveau fédéral. Depuis, les chercheuses ont été contactées par de nombreuses femmes qui témoignaient d'avoir vécu la même expérience dans d'autres provinces.

Il est clair, d'après les témoignages des victimes, que le consentement n'avait pas été obtenu d'une manière juste et qu'elles avaient été poussées par le personnel médical à subir une ligature des trompes. En effet, la plupart des signatures ont été obtenues avec violence, sans que les femmes ne sachent que le résultat de l'intervention serait une stérilisation définitive. Un article de Radio-Canada souligne la violence du processus: "Durant cette opération, les extrémités des trompes sont sectionnées, scellées ou brûlées pour empêcher le transport des ovules vers l'utérus et empêchant ainsi la fécondation".

Nous nous joignons à l'équipe de *McGill Daily* pour soutenir la demande d'Amnistie Internationale et des chercheuses qu'un représentant·e spécial·e chargé·e d'entendre les femmes autochtones poussées vers la stérilisation par le personnel médical soit nommé·e pour qu'une enquête soit menée au niveau fédéral.

Il semble évident qu'une conception purement linéaire de l'histoire ne saurait représenter avec justesse la réalité des violences perpétrées à l'encontre des Autochtones au Canada. Penser un passé qui serait révolu, un présent qui serait ce que l'on vit à l'instant où l'on parle et un avenir qui ne serait pas encore sans que ces trois dimensions ne s'entrecroisent et ne s'entrecroquent semble profondément inadéquat.

Pourtant, cette conception du temps est souvent à la racine des discours de réconciliation avec les Autochtones, dans lesquels on se demande comment réparer les erreurs du passé. Pour penser une réconciliation, il semble nécessaire de pouvoir penser un passé qui serait révolu et que l'on s'évertuerait à ne pas oublier et de croire au progrès. Ou alors, pourrions-nous nous réconcilier avec le présent? Apprendre à aimer notre destin - l'Amor Fati que recommandait Nietzsche ("Nietzsche dans tous ses états", p 10) - est-ce possible pour ces femmes ?

À la suite de cet énième scandale, une réconciliation réelle avec les Autochtones semble impensable, puisque le passé des violences envers les Autochtones est encore présent et que ce présent n'est aucunement désirable. ☹

Les étudiant·e·s votent oui

Les étudiants ont voté pour remplacer *Redmen* et financer une politique anti-violence.

ASTRID DELVA

Éditrice Actualités

L'AEUM (SSMU en anglais, *ndlr*) l'a annoncé officiellement le 13 novembre : le changement du nom des équipes sportives de l'Université, les *Redmen*, est approuvé et soutenu par la majorité des étudiant·e·s de McGill puisqu'exactement 78,8 % sont favorables au changement. Dans un communiqué publié sur le site de l'Association Étudiante, les responsables du projet, Tomas Jirousek, le commissaire aux affaires autochtones, ainsi que l'équipe exécutive de l'Association Étudiante de l'Université McGill se sont félicités de cette nouvelle. Elle démontrerait que « *notre corps étudiant prend en considération les expériences vécues par les étudiant·e·s autochtones et qu'il est prêt à travailler vers la création d'un environnement universitaire sécuritaire et respectueux* ».

« 78,8 % [des étudiant·e·s] sont favorables au changement [de nom] »

Tomas a souhaité réagir pour *Le Délit* et s'avoue être « *extrêmement content des résultats du référendum* ». Il s'estime confiant « *pour la suite des étapes du changement du nom* ». Il conclut en précisant qu'en « *tant que corps étudiant, nous nous battons pour la réconciliation et ce sont ses valeurs qui permettront de guider les relations futures entre les étudiant·e·s autochtones et McGill* ».

Lutte contre les violences sexuelles

Les étudiants devaient aussi donner leur avis sur la création de frais contre les violences sexuelles (*Anti-violence fee Levy* en anglais, *ndlr*) pour accorder un fond au comité de la Politique de lutte contre les violences sexuelles et genrées (*Gendered and Sexual Violence Policy*, ou *GSVP* en anglais, *ndlr*), créé en 2017, dont Bee Khaleeli et Priya Dube sont responsables.

En effet, cette allocation supplémentaire a pour but de financer le service d'aide aux personnes victimes de violences sexuelles. Ce service a un prix puisqu'il engendrera des frais

supplémentaires de 0,45 dollars par semestre et par étudiant·e. Les résultats du référendum ont démontré le soutien de presque 80% des votant·e·s.

La non-gratuité des services a toutefois fait débat au sein de l'Université. Suite à la période de référendum, le sénateur Bryan Buraga a réagi en écrivant une lettre ouverte au *McGill Tribune* où il dénonçait le manque d'action de l'AEUM face à l'urgence de la situation. Ce dernier a aussi souligné précisément la nécessité d'un service gratuit pour tous·tes les survivant·e·s de violences sexuelles. Dans le cadre de la lettre, celui-ci a pris la parole publiquement pour la première fois sur le fait d'être lui-même un survivant de violences sexuelles, subies au cours de sa première année et dont il avoue toujours vivre les conséquences aujourd'hui.

Bryan Buraga a aussi tenu à dénoncer l'injustice qu'il perçoit quant à l'allocation des fonds dépensés à la soirée d'Halloween, où près de 10000 dollars avaient été dépensés en taxi Uber, tandis que le GSVP manque depuis l'année dernière de financement et que l'Association Étudiante est actuellement en déficit budgétaire. Tre Mansdoerfer, président de l'association, a rétorqué au *Délit* qu'il s'agissait de « *deux conversations très différentes* » puisqu'allouer une nouvelle partie du budget à une certaine cause n'est pas comparable à une simple dépense ponctuelle. En s'adressant au *Délit*, Bryan Buraga considère tout de même que « *L'AEUM a manqué à sa promesse*

« 'L'AEUM a manqué à sa promesse de soutenir les survivant·e·s de violences sexuelles en ne trouvant pas le financement nécessaire pour le GSVP »

de soutenir les survivant·e·s de violences sexuelles en ne trouvant pas les fonds nécessaires pour le GSVP ». Il reste malgré tout « *optimiste* » suite aux résultats des votes qui montrent que les étudiant·e·s mcgillois·es soutiennent cette cause.

D'autre part, le Centre des Agressions Sexuelles géré par l'AEUM (SACOMSS) souhaitait pouvoir être autorisé à utiliser 10% de leur budget dans des affaires externes. La décision des étudiant·e·s a été positive. En effet, ces fonds permettront de défendre et de lutter en faveur des victimes de violences sexuelles à travers la ville de Montréal.

L'enjeu environnemental

Les problématiques environnementales sont aussi visiblement une préoccupation majeure des élèves mcgillois·es, puisque la motion sur l'environnement a été soutenue par presque 80% des étudiant·e·s. Celle-ci permettra aux Fonds Verts, mouvement

CAPUCINE LORBER

étudiant engagé à entreprendre une transition écologique, créé en 2007, à recevoir 1,25 dollar par étudiant et par semestre.

Autre changement dans la lutte contre le gaspillage ; le club des couverts (*Plate Club* en anglais, *ndlr*), qui propose de prêter du matériel de cuisine aux clubs de l'Université, sera également soutenu financièrement par l'AEUM à raison de 0,14 dollars par semestre.

Enfin, une dernière motion a été approuvée favorablement; celle du Réseau de Ressources Arabes pour étudiant·e·s, qui demandait une aide financière de 0,50 dollars. En effet, le réseau qui propose aux élèves du campus de se familiariser avec la culture arabe à travers des stages et des ateliers a reçu 58,1% des voix en sa faveur. ☺

Les résultats en chiffres

Taux de participation: 27,9%

Pour renommer les équipes sportives: OUI, 78,8%

Pour la création de frais anti-violence: OUI, 79,4 %

Pour les frais à l'intention du Réseau des étudiant·e·s arabes: OUI, 58,1%

Pour les frais à l'intention du Club des couverts: OUI, 76%

Pour les frais environnementaux: OUI, 83,6%

Pour la restauration des fonds du SACOMSS : OUI, 80,7%



LE PETERSON EST MAINTENANT PRÊT À VOUS ACCUEILLIR

AU CŒUR DU QUARTIER DES SPECTACLES

LOFT ET PENTHOUSE TÉMOINS POUR VISITE

LOFTS AVEC PLAFONDS DE 18 PIEDS À PARTIR DE 425 000 \$+TX

PENTHOUSES À PARTIR DE 769 000 \$+TX

DÉCOUVREZ TOUT CE QUE LE PETERSON PEUT VOUS OFFRIR.

BUREAU DES VENTES
405, RUE DE LA CONCORDE, AU 33^e ÉTAGE (LOCAL 3301)
MONTREAL 514 904-8855

PLACE-DES-ARTS

LE PETERSON
LePeterson.com

Conseil législatif

Le Conseil pourrait suspendre l'activité d'un membre exécutif n'importe quand.

JULIETTE DE LAMBERTERIE
Éditrice Actualités

Une motion annoncée lors du dernier Conseil législatif, le 15 novembre, propose de donner la possibilité aux membres du Conseil de suspendre l'activité d'un membre exécutif de l'association étudiante si celui-ci «*impacte négativement l'association [des élèves]*», et ce, à n'importe quel moment.

Suspension éventuelle

La motion, amenée par le président de l'AEUM (Association étudiante de l'Université McGill, SSMU en anglais, *ndlr*) Tre Mansdoerfer, ainsi que par la vice-présidente à la vie étudiante, Sophia Esterle et le représentant de la Faculté de génie, Maxence Frenette, donnerait la possibilité aux représentant-e-s du Conseil, à condition d'obtenir les signatures de la moitié des membres, de faire passer une motion électronique proposant la suspension des activités d'un-e exécutif-ve. L'action nécessitera aussi de fournir des raisons précises qui motivent la demande de suspension. L'on saura si cette initiative sera adoptée



SOFIA ENAULT

c'est-à-dire de faire officiellement campagne contre un-e candidat-e en particulier. Ainsi, la motion proposée le 15 novembre suggère de rendre possible la création d'un comité du « non » contre la campagne électorale d'un-e candidat-e. Pour qu'un tel comité soit créé, dix signatures d'étudiant-e-s seront nécessaires. En bref, si la motion passe, il sera désormais possible d'officialiser une campagne, par exemple, contre un-e candidat-e postulant pour devenir président-e de l'AEUM, ce qui pourrait avoir un impact notable en cas de candidature unique, comme lors des dernières élections de l'AEUM d'avril 2018.

au prochain Conseil législatif, le 29 novembre.

Amélioration des référendums

Suite à «*des situations multiples au cours des dernières élections et des dernières périodes de référendum ayant indiqué des inconsistances et des problèmes quant au règlement actuel sur les élections et les référendums*», deux nouvelles motions, amenées par le président, Tre Mansdoerfer, Sophia Esterle, et Maxence Frenette, proposent plusieurs modifications dans les

régulations actuelles portant sur les processus d'élections et de référendum. Parmi celles-ci : un éventuel référendum portant sur une modification de la constitution de l'AEUM devra être approuvé au préalable par la majorité des membres du Conseil des directeurs.

Toujours au sujet des élections et des référendums, le Comité de révision des documents de gouvernance (*Governance Documents Review Committee* en anglais, *ndlr*) a exprimé ses inquiétudes, en avril 2018, quant à certains des règle-

ments concernant ces enjeux. Par exemple, lorsqu'un-e étudiant-e monte un comité de campagne électorale, celui-ci doit se plier à diverses contraintes, alors qu'un-e étudiant-e militant contre la campagne, donc du côté du non, n'est limité par aucun règlement. Comme l'une des préoccupations l'énonce, «*les étudiants perdent le droit de parler librement dès qu'ils s'inscrivent en tant que membre d'un comité de campagne électorale*». De plus, il n'existe présentement aucun moyen pour un groupe d'étudiant-e-s de créer un comité de campagne «*non*»,

Liberté de l'information

Afin d'améliorer l'accès à l'information, et notamment aux données présentes dans les documents de l'AEUM, Bryan Buraga, représentant du Sénat, ainsi qu'Andrew Figueiredo et Robert Hu ont proposé une nouvelle motion proposant des changements potentiels aux règlements sur la liberté d'information. La motion donnerait ainsi le droit à n'importe qui de demander l'accès à presque tous les documents de l'AEUM, et ce, dans un délai de moins de quatorze jours. ☉

Table ronde sur l'environnement

La *Research and Sustainability Network* (RSN) aborde le changement climatique.

AMANDA FAKIHI
Contributrice

«**L**e changement climatique : les acteurs clés du paysage du XXI^e siècle », voilà le sujet de la table ronde organisée le vendredi 15 novembre par le *Research and Sustainability Network* (RSN). Ce réseau de recherche mcgilloise repose sur la collaboration entre les étudiants, les professeurs et les chefs de file de l'industrie, et vise à promouvoir la recherche sur le développement durable à travers la tenue de conférences. L'événement était tenu dans une petite salle du pavillon Brown, remplie avec soixante personnes.

Le panel était constitué de Sandra Saghir, professeure d'économie à l'Université McGill, Daniel Greenford, docteurant au Département de géographie, d'urbanisme et d'environnement de l'Université Concordia, ainsi que Sarah Moser, professeure de géographie à l'Université McGill.



BÉATRICE MALLERET

Le rôle du gouvernement

Le premier thème au coeur de la discussion portait sur la capacité des acteurs gouvernementaux à répondre aux défis environnementaux. Daniel Greenford n'a pas hésité à dresser un portrait critique du gouvernement fédéral actuel, qui, selon lui, manque d'ambitions pour lutter contre le changement climatique. Il a également dénoncé le laxisme du gouvernement à l'encontre des entreprises polluantes. Enfin, pour Greenford, la taxe carbone n'est pas suffisante pour transformer les comportements des pollueurs.

L'économiste Sandra Saghir a été prompte à rejeter la vision pessimiste de Greenford. Selon elle, le principal défi auquel les représentants-tes gouvernementaux-ales font face est de savoir comment convaincre la population de l'importance de la tarification carbone. «*Les gens contestent quand ils ne comprennent pas* », explique-t-elle. Ainsi, selon Saghir, la taxe carbone est une règle intangible que très peu de contribuables saisissent en raison du manque de pédagogie des différents acteurs gouvernementaux.

En ce qui a trait aux entreprises polluantes, elle soutient que le système de plafonnement et d'échange de droits d'émission de gaz à effet de serre (GES) a un potentiel incitatif plus élevé que la taxe carbone. Selon l'économiste, l'implantation de ce mécanisme de plafonnement du carbone par le gouvernement est une solution optimale, car en établissant une limite maximale d'unités d'émission de GES par année aux entreprises les plus polluantes, ces dernières seraient incitées à mettre en place des pratiques écoresponsables et à vendre leurs

droits d'émission non utilisés sur le marché.

ONG, efficaces?

Un autre thème qui était à l'ordre du jour était celui de l'efficacité des acteurs intergouvernementaux et non-gouvernementaux dans la lutte contre le changement climatique. La professeure Sarah Moser n'a pas tardé à saluer le succès des ONG, notamment leur combat contre l'utilisation des pailles en plastique. Elle a également souligné que grâce au rôle éducatif des ONG, la population reconnaît la valeur de l'environnement et se sent actrice de son changement.

Saghir a rebondi sur ce sujet pour nous rappeler que les atteintes à l'environnement n'ont pas de frontières, et dépassent largement le cadre étatique. Ainsi, elle est d'avis que les ONG et les organisations intergouvernementales (notamment l'ONU) sont des acteurs incontournables de la protection de l'environnement. ☉

Revoir la **santé** au sein de l'AEUM

L'association étudiante planche sur la révision de la couverture en santé.

ANTOINE MILETTE-GAGNON
Éditeur Actualités

Àu début de l'année 2018-2019, l'Association Étudiante de l'Université McGill (AEUM, SSMU en anglais) a relancé son Comité de révision en soins de santé et en soins dentaires. En effet, depuis le cafouillage financier de l'AEUM en hiver 2018, qui a forcé l'association à couper dans la couverture dentaire de ses membres, les discussions autour des soins de santé et des soins dentaires reprennent de l'importance à McGill.

Andrew Dixon, ancien commissaire de la santé de l'Association Étudiante des cycles supérieurs de l'Université McGill (AECSUM ou PGSS en anglais) et membre général du Comité de révision, explique que le fonctionnement des régimes d'assurance peut rapidement devenir confondant : « *Le régime d'assurance provincial couvre les visites chez le médecin ou à l'hôpital. Les régimes d'assurance supplémentaires (comme celui de l'AEUM, de l'AECSUM et l'Association étudiante du campus MacDonald) concernent ce qui n'est pas couvert, incluant (entre autres) la physiothérapie, l'ostéothérapie, les soins dentaires, la couverture de certains médicaments, etc.* »

Regain d'intérêt

Depuis 2015, le Comité de révision fait partie du portfolio du Comité d'administration de l'AEUM (Board of Directors en anglais). Son rôle est principalement de réviser le régime d'assurance en soins de santé et en soins dentaires, qui est payé par les membres de l'AEUM. Pour faire cette révision, le comité se base sur les statistiques entourant les réclamations par les étudiant·e·s au cours des années précédentes pour ajuster la couverture si des tendances sont décelées.

Rejoint par *Le Délit*, Tre Mansdoerfer, président de l'AEUM et membre du comité de révision, a indiqué que l'un des projets du comité est de faire circuler un sondage en janvier pour demander aux étudiant·e·s mcgillois·e·s ce qu'ils·elles désirent en matière de couverture de soins de santé et de soins dentaires. Suite au sondage effectué en ligne, le comité prévoit compléter ses décisions sur les statistiques des trois dernières années en ce qui concerne l'utilisation des assurances.

Pour sa part, Ana Paula Sanchez, représentante de la Faculté des arts au Conseil législatif et membre générale du Comité, estime que le régime d'assurance est extrêmement important même s'il peut être négligé : « *Des visites*

Comment fonctionne le Régime d'assurance de l'AEUM?

- ▶ Le régime s'applique aux étudiant·e·s résidant au Québec ou payant les frais des Canadiens.
- ▶ Il couvre les frais non couverts par le Régime d'assurance maladie du Québec (RAMQ).
- ▶ Au coût de 245 dollars par année, les frais sont répartis entre 145 dollars pour l'assurance santé et 100 dollars pour la couverture dentaire.
- ▶ Les étudiant·e·s peuvent choisir de se retirer du Régime de l'AEUM.
- ▶ Les étudiant·e·s internationaux·ales sont couvert·e·s par le plan de la Croix Bleue administré par McGill. Toutefois, la couverture dentaire s'applique également à eux·elles.

chez le dentiste à 300 dollars, le renouvellement des prescriptions si vous êtes sous antidépresseurs, l'insuline, l'EpiPen ou même les médicaments toxiques peuvent s'additionner très rapidement. »

La représentante rappelle que le comité ne s'est pas réuni en 2017-2018. Questionné à ce sujet, Tre Mansdoerfer a reconnu que

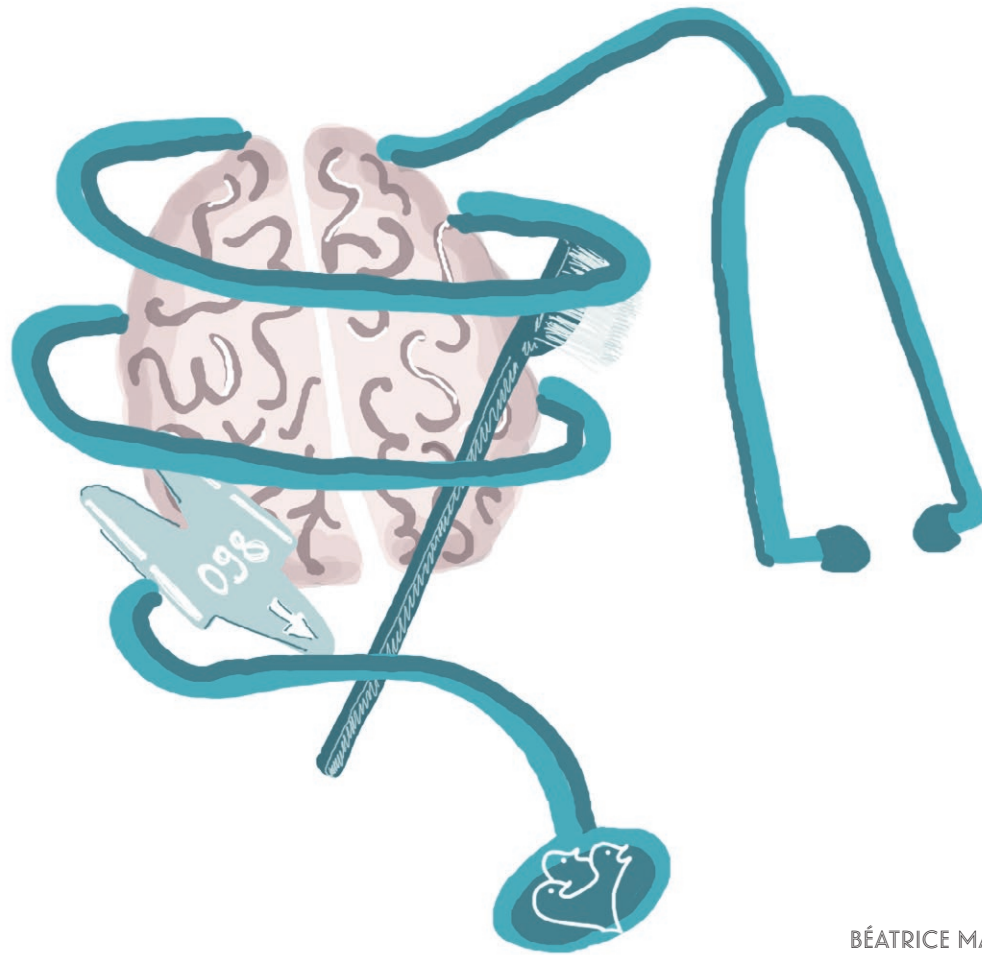
500 dollars de réclamation, mais celui-ci reconnaissait tout de même à l'époque que « *l'AEUM s'est plantée l'an dernier* » et que « *cette coupe n'aurait pas dû arriver* ».

Brandon Hersh, étudiant en médecine dentaire et également membre du comité, s'interroge sur le montant nécessaire pour subvenir aux priorités des mcgillois·e·s

La question consiste à savoir ce qu'est la norme à McGill et combien les étudiant·e·s sont-ils·elles prêt·e·s à payer pour répondre à ce besoin? »

Santé mentale

Le montant des couvertures et ce qui est couvert changent au fil des ans. Par exemple, il y a deux ans



« Une idée proposée par le président pour pouvoir augmenter facilement la couverture en soins de santé mentale est de se débarrasser du programme Empower Me »

la réduction de la couverture des soins dentaires — causée par l'erreur de calcul de près de deux millions de dollars du vice-président aux Finances Esteban Herpin — a probablement incité l'AEUM à faire de la révision de la couverture en santé une priorité pour l'année 2018-2019. La couverture est passée de 750 dollars à 500 dollars par année. Dans un entretien avec *Le Délit* en début d'année, le président avait justifié la réduction en expliquant que « *moins de 5%* » des étudiants dépassaient

en ce qui concerne la couverture des soins dentaires : « *La question est de savoir de quelle couverture les étudiant·e·s mcgillois·e·s ont-ils·elles besoin. Un examen suivi d'un nettoyage coûte environ 200 dollars. Combien d'étudiant·e·s voient un·e dentiste? À quelle fréquence? Combien d'étudiant·e·s se voient retirer leurs dents de sagesse? Combien d'étudiant·e·s subissent un remplissage? etc. Tout a un coût et certain·e·s étudiant·e·s ont besoin de beaucoup de couver-*

était introduite pour la première fois une couverture pour les soins en santé mentale. Les réclamations en honoraires de psychologue ont compté pour 55 000 dollars la première année, puis 90 000 dollars l'année suivante. Comme le comité prévoit une autre augmentation des réclamations cette année, ce dernier espère pouvoir demander l'avis des mcgillois·e·s afin de connaître le genre de couverture qui leur conviendrait, tout en les informant des coûts liés à cette couverture.

Une idée proposée par le président pour pouvoir augmenter facilement la couverture en soins de santé mentale est de se débarrasser du programme Empower Me introduit en septembre 2017 par la vice-présidente aux Finances

Arisha Khan. Empower Me est un service de conseil en psychologie par téléphone, Internet ou en personne, disponible 24 heures sur 24 et sept jours sur sept. Le service est actuellement facturé 4,20 dollars par étudiant par semestre et a été ajouté au régime sans passer par un référendum. En 2017-2018, 65 personnes ont utilisé ce service, un nombre que le président n'hésite pas à qualifier d'« échec ».

« *Ce que j'aimerais faire, c'est couper ce programme et allouer un montant similaire au sein du plan pour l'ajouter à la présente couverture en soins en santé mentale. En ce moment, la couverture de base est de 500 dollars [...] Avec 4,20 dollars, il serait possible de l'augmenter jusqu'à 800 dollars ou quelque chose*

« Ana Sanchez souhaite également que le comité s'attarde à la santé des femmes, des étudiant·e·s issues des minorités visibles et [...] autochtones »

comme ça », explique le président. Ana Paula Sanchez abonde dans une direction similaire : « *J'aimerais que l'on augmente la couverture en santé mentale, en particulier parce que les listes d'attente en santé mentale et en soins-conseil [à McGill, ndlr] sont extrêmement longues. Les étudiant·e·s peuvent aller chercher du soutien du côté du secteur privé.* »

En plus de la santé mentale, la représentante souhaite également que le comité s'attarde à la santé des femmes, des étudiant·e·s issues des minorités visibles et des étudiant·e·s autochtones :

« *Ceux·celles-ci font souvent face à des taux disproportionnés de pauvreté, à un manque dans l'accès à des traitements adéquats et aux problèmes systémiques au Canada qui rendent difficiles les soins communautaires.* »

Ana Paula Sanchez pointe également les problèmes qui ont été publicisés dernièrement par la communauté étudiante de McGill, comme la fermeture de la clinique spécialisée en troubles alimentaires ou encore les moyens alternatifs de contrôle de grossesse. « *Le site Internet de Student Care [la société gérant le régime d'assurance de McGill, ndlr] ne fait même pas mention du stérilet comme étant couvert explicitement par l'assurance; seulement six personnes ont fait une réclamation en ce sens* », se désole la représentante. ☉

BÉATRICE MALLERET

Francophonie menacée en Ontario

Des coupures importantes sont à prévoir dans les services ontariens en français.

VIOLETTE DROUIN
Contributrice

Citant des « défis financiers », le gouvernement Ford confirme qu'il ne remplira pas sa promesse d'appuyer la création de la première université entièrement francophone de l'Ontario. Le projet de loi concernant la genèse de l'institution avait été adopté en décembre 2017 par le gouvernement précédent, soit les libéraux de Kathleen Wynne.

L'idée d'une telle université avait officiellement vu le jour suite à un sommet provincial organisé en 2014 par le Regroupement étudiant franco-ontarien (RÉFO), l'Assemblée de la francophonie de l'Ontario (AFO) et la Fédération de la jeunesse franco-ontarienne (FESFO). Après plusieurs années de consultations et de planification, le Conseil des gouverneurs avait été nommé en avril dernier. L'université devait ouvrir ses portes à Toronto en 2020. Le Commissariat aux services en



français, en place depuis 2007, arrivera également à la fin de ses jours sous le gouvernement Ford. Ce Commissariat a pour rôle d'assurer la bonne application de la Loi sur les services en français, qui indique que des services en français doivent être fournis dans de nombreuses régions ontariennes. Avec l'abolition du Commissariat, le traitement des

plaintes sur les services en français sera redirigé vers le bureau de l'Ombudsman.

Le gouvernement rassure

La ministre ontarienne déléguée aux Affaires francophones, Caroline Mulroney, quoiqu'introuvable jeudi, semble maintenant se vouloir rassurante.

Elle indique, dans une entrevue avec Radio-Canada, que « la protection des droits linguistiques sera toujours présente en Ontario ». Mme Mulroney a insisté sur le fait que l'abolition du Commissariat aux services en français permettra de « livrer les services de façon plus efficace ». En ce qui concerne les institutions d'éducation postsecondaire, elle a exprimé une volonté de travailler avec d'autres institutions offrant une partie de leurs programmes en français.

Les francophones déçus

Les Franco-Ontariens ainsi que le reste de la francophonie canadienne ont rapidement réagi à ces coupures avec indignation. Plusieurs ont qualifié la décision du gouvernement Ford d'« idéologique » ; Jean Johnson, président de la Fédération des communautés francophones et acadiennes du Canada (FCFA), souligne d'ailleurs que l'abolition du Commissariat n'aura aucun impact économique, puisque ses

employés seront transférés au bureau de l'Ombudsman.

La ministre fédérale du Tourisme, des Langues officielles et de la Francophonie, Mélanie Joly, a classé la décision comme étant « inacceptable » et un « manque de respect face aux 600 000 Franco-Ontariens et aux millions de francophones au pays ».

Contestation possible

Ronald Caza, avocat spécialiste des droits linguistiques, affirme que la décision du gouvernement de Doug Ford va à l'encontre des droits des Franco-Ontariens, soutenant que « la Cour suprême est claire : sauver de l'argent n'est pas un motif valide ou valable pour justifier de mettre fin à des institutions ». Pour sa part, Gilles LeVasseur, professeur en droit à l'Université d'Ottawa, insiste sur le fait que la communauté francophone devra se mobiliser rapidement si elle veut contester la décision du gouvernement de l'Ontario. ☹

MONTRÉAL

Omerta à l'UdeM

Les étudiant·e·s de l'Université dénoncent le processus disciplinaire des enseignant·e·s.

ANTOINE MILETTE-GAGNON
Éditeur Actualités

La Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FÉACUM), représentant près de 40 000 étudiant·e·s, a lancé en octobre dernier une campagne nommée Omerta à l'UdeM. La campagne vise principalement à dénoncer le processus disciplinaire des professeur·e·s de l'Université de Montréal.

Un processus critiqué

Le processus dénoncé concerne la gestion des plaintes des étudiant·e·s envers un·e membre du corps professoral. En effet, lorsqu'une plainte est déposée (qu'elle soit de nature académique, de violence physique ou sexuelle ou encore de harcèlement), celle-ci est traitée par un comité de discipline formé de trois autres professeur·e·s qui déterminent de la sanction à appliquer. « Ce processus est opaque, inéquitable et ne favorise pas le dévoilement des plaintes, car il est difficile d'avoir confiance en son impartialité. Il est d'ailleurs critiqué

non seulement par la communauté étudiante, mais aussi par le comité de prévention en matière de harcèlement et l'ombudsman de l'Université de Montréal », peut-on lire sur le site internet de la FAÉCUM sous la rubrique #OmertaUdeM.

La fédération avance également que ce processus risque de contrecarrer l'efficacité de la prochaine politique contre les violences à caractère sexuel que l'Université de Montréal est tenue d'adopter d'ici janvier prochain en vertu de la loi 151. « En effet, sans modifications du règlement disciplinaire concernant le personnel enseignant, le règlement sur les VACS réfèrera à un processus disciplinaire inchangé, toujours opaque, injuste, inéquitable. Un processus où des chums jugent des chums. Un processus qui protège les agresseurs et dissuade les victimes de porter plainte », poursuit la Fédération.

Campagne de mobilisation

Le 10 octobre dernier, la FAÉCUM a publié une lettre ouverte qu'elle a partagée sur sa page Facebook. Dans la lettre, la fédération critique les positions du

Syndicat général des professeurs et professeurs de l'Université de Montréal (SGPUM), qui invoquent « toutes les justifications possibles [...] afin de ralentir le processus de modification du comité de discipline », notamment en invoquant les clauses de la convention collective.

Le 12 novembre, la FAÉCUM a publié une vidéo sur les réseaux sociaux dénonçant « l'inaction du SGPUM » depuis le début de la campagne de mobilisation. « Y'a rien qui bouge. Aucune action, aucune réponse, c'est silence radio », dit un étudiant à la caméra. Les étudiant·e·s dénoncent également les autres types de violences n'étant pas à caractère sexuel, comme le harcèlement, l'intimidation, la violence physique et la violence verbale.

Bras de fer à l'UdeM

Cette campagne s'inscrit dans ce qui a toutes les allures d'une confrontation entre les étudiant·e·s, les professeur·e·s et l'Université de Montréal. En effet, selon le quotidien *Le Devoir*, le SGPUM avance que la direction de l'Université de Montréal tenterait d'utiliser le



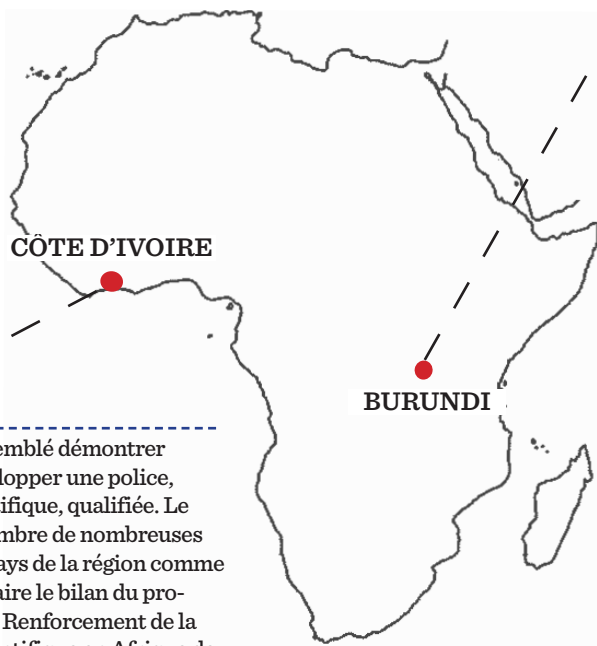
prétexte des violences sexuelles pour forcer le syndicat à renégocier leur convention collective. Jean Portugais, président du SGPUM, indique que l'Université veut « le plein pouvoir sur la discipline », déplorant le fait que les membres de la direction aient rejeté l'idée de la création d'un comité autonome.

Toujours selon *Le Devoir*, le Syndicat des chargées et chargés de cours de l'Université de Montréal

(SCCCUM) s'est publiquement dissocié du SGPUM en étant d'avis que « les viols, le harcèlement et les agressions doivent faire l'objet d'un processus disciplinaire identique pour tous les membres de la communauté universitaire ».

De son côté, l'Université de Montréal estime être en mesure d'arriver à adopter une politique contre les violences à caractère sexuel d'ici le 1^{er} janvier 2019. ☹

AFRIQUE



La Côte d'Ivoire a semblé démontrer sa volonté de développer une police, notamment scientifique, qualifiée. Le pays a abrité début novembre de nombreuses réunions avec d'autres pays de la région comme le Togo et le Mali, pour faire le bilan du projet ARTECAO (Appui au Renforcement de la Police Technique et Scientifique en Afrique de l'Ouest), projet en collaboration avec la France visant à améliorer et accentuer les formations pour les policiers. Ce mardi 13 novembre, Abidjan a aussi accueilli l'ambassadeur de la République fédérale d'Allemagne pour renforcer la coopération sécuritaire entre les deux pays. L'Allemagne aide, en effet, à la mise en place d'une police scientifique, d'un laboratoire et d'un personnel de référence sous régional. ☉

L'Assemblée Nationale du Burundi a adopté, ce jeudi 15 novembre, un projet de loi ayant été présenté par le Ministre de la Sécurité Publique Alain Guillaume Bunyoni. Il vise à mettre en œuvre les 21 articles d'un accord de la Communauté d'Afrique de l'Est, pour maintenir la paix et la sécurité dans la région. Il est à noter que le Haut-Commissariat des Nations Unies aux droits de l'homme (OHCHR) avait justement publié il y a trois mois un rapport critiquant « de graves violations des droits de l'homme » constituées par « des exécutions sommaires, des arrestations et détentions arbitraires, des actes de torture et d'autres traitements cruels, inhumains ou dégradants, des violences sexuelles et des disparitions forcées » au Burundi. ☉

MOYEN ORIENT



Le dimanche 11 novembre, le 16^{ème} marathon de Beyrouth s'est transformé en marathon contre les violences faites aux femmes. L'association militante libanaise ABAAD a en effet organisé une marche le long du parcours du marathon, pour protester contre le viol et les violences sexuelles qu'une Libanaise sur quatre aurait subi au moins une fois dans sa vie selon l'association. L'Organisation à But Non Lucratif lutte pour détruire ce tabou qui pousse 62 % des femmes à ne pas rapporter ce qu'elles ont vécu par peur d'être stigmatisées. Cet événement national a donc été l'opportunité d'attirer l'attention de l'opinion publique et des politiques sur ce sujet. ☉

ANALYSE POLITIQUE

L'impasse du NPD au Québec

Chaque semaine, *Le Délit* analyse un aspect de la politique québécoise.

RAFAEL MIRÓ
Chroniqueur politique

MAHAUT ENGÉRANT



Lors des élections fédérales de 2011, le Québec a surpris le reste du Canada en accordant 59 sièges aux néo-démocrates, propulsant ainsi le parti vers l'opposition officielle. Cette « vague orange » représentait une percée sans précédent; durant toute son histoire, le NPD n'avait réussi à faire élire qu'un seul député au Québec. Outre le charisme du chef de l'époque Jack Layton, deux éléments pouvaient expliquer cette poussée de fièvre au Québec. Premièrement, l'espoir de plusieurs électeurs libéraux de faire élire des députés progressistes

malgré les déboires de leur parti et la grande impopularité de leur chef, Michael Ignatieff. L'impact de ces électeurs fut particulièrement déterminant à Montréal, où plusieurs lieux historiques concentrant des milieux privilégiés, y compris dans l'ouest de l'île, passèrent au NPD. Deuxièmement, il y eut le changement d'allégeance de plusieurs électeurs souverainistes et progressistes qui avaient voté pour le Bloc québécois dans les années précédentes, eux aussi emballés par la montée de ce parti progressiste. Cette masse d'électeurs fit basculer la plupart des régions du Québec, auparavant bloquistes, sous le giron du NPD. Cette entente improbable entre progressistes fédéralistes et souverainistes fut rendue possible par l'absence de position claire du NPD au sujet de la question québécoise.

À l'approche des élections fédérales de 2019, les néo-démocrates font face à une situation totalement différente. Déjà aux élections de 2015, la plupart des circonscriptions arrachées aux libéraux étaient redevenues rouges, à cause des résultats encourageants du parti de

Justin Trudeau dans les sondages. La division du vote fédéraliste entre les libéraux et les néo-démocrates a aussi permis à plusieurs candidats bloquistes de remporter des sièges même si leur parti avait baissé dans les sondages depuis 2011. Cette année, le NPD est encore plus bas dans les sondages : à 12% au Québec, il est possible qu'il n'y gagne aucun siège. Le chef, Jagmeet Singh, est en outre particulièrement impopulaire auprès des Québécois. La circonscription de Rosemont—La Petite-Patrie, tenue par le lieutenant québécois du parti Alexandre Boulerice, pourrait être la seule à rester dans le giron du parti lors des futures élections qui seront à venir.

Le NPD fragilisé

À court terme, deux événements importants pourraient fragiliser encore plus la position du NPD au Québec. Premièrement, l'élection partielle dans la circonscription d'Outremont, celle-là même qui avait donné au NPD son premier siège au Québec en 2008, est prévue pour 2019. Avant 2008, la circonscription n'avait voté qu'une seule

fois pour un parti autre que le PLC, mais Thomas Mulcair, ancien ministre du gouvernement provincial de Jean Charest, représentait un choix décent pour les électeurs traditionnellement libéraux qui ont choisi de lui faire confiance. Tout indique, cette année, que les électeurs d'Outremont retourneront avec une majorité écrasante au Parti libéral; même Alexandre Boulerice a reconnu que la défaite était probable. La perte d'Outremont représentera une immense défaite symbolique pour les néo-démocrates, et puisqu'il s'agit d'une élection partielle, elle devrait être largement médiatisée.

Deuxièmement, la rumeur court depuis quelques temps au sein du Bloc que des députés néo-démocrates devraient rejoindre ses rangs. Comme pour le confirmer, cette semaine, trois députés néo-démocrates ont appuyé à la Chambre des communes une motion du Bloc sur l'interculturalisme, brisant la ligne de leur parti à ce sujet. Le passage de ces députés au Bloc semble un scénario plus que plausible; le parti souverainiste, même s'il est en pleine période de

crise, reste quand même, avec ses 14% dans les sondages et son vote beaucoup plus localisé, un meilleur véhicule politique que le NPD pour les prochaines élections. Surtout, les trois députés qui ont appuyé la motion bloquiste viennent de régions ayant voté en grande proportion pour la CAQ et pour le PQ le 1^{er} octobre dernier : peu importe leurs réelles intentions, ils doivent savoir que cela pourrait leur permettre de sauver leurs sièges et d'échapper à la mort annoncée du NPD au Québec. Le Bloc aurait également tout à y gagner, puisqu'il ne lui faudrait que deux nouveaux députés pour retrouver son statut de parti officiel, et dès lors, une partie importante du financement public qu'il recevait autrefois.

Si ces deux nouvelles se concrétisent et qu'il ne remonte pas dans les sondages, le NPD pourrait donc avoir de sérieuses difficultés à convaincre les Québécois que voter orange en vaut encore la peine. Cela marquerait la fin, au moins à court terme, de l'aventure néo-démocrate au Québec. La prochaine campagne leur sera donc déterminante. ☉

« JE NE CONNAIS DE PLUS HAUTE FIN À M'ASSIGNER QUE D'ÊTRE UN JOUR, DE MANIÈRE OU D'AUTRE, UN ÉDUCATEUR AU SENS LE PLUS LARGE DU TERME. »

FRIEDRICH NIETZSCHE ; 1874

« EN CE QUI CONCERNE LES CONSÉQUENCES, JE REGARDE DÉSORMAIS MA MAIN AVEC QUELQUE MÉFIANCE, CAR J'AI L'IMPRESSION QUE J'AI LE DESTIN DE L'HUMANITÉ DANS MA MAIN. »

FRIEDRICH NIETZSCHE ; 1888

Nietzsche dans tous ses états

Entrevue avec la philosophe et professeure Martine Béland.

Martine Béland est une professeure et chercheuse au cégep Édouard-Montpetit et titulaire d'un doctorat en philosophie de l'École des hautes études en sciences sociales de Paris. Ses recherches portent sur le « jeune Nietzsche » et la réception de ses œuvres. Elle est directrice intérimaire du Centre canadien d'études allemandes et européennes (CCÉAE) et professeure associée au Département de littératures et de langues du monde de l'Université de Montréal.

Le Délit (LD) : *Bonjour, professeure. Pouvez-vous vous présenter succinctement à nos lecteurs? Quels sont vos maîtres à penser?*

Martine Béland (MB) : C'est une question en un certain sens assez évidente pour moi parce que je suis une spécialiste de Nietzsche. Il est donc pour moi un philosophe très important ; auteur — pas seulement philosophe — en raison du style et de la construction des livres. Je me suis beaucoup intéressée à ses techniques de production littéraire, aussi à la façon dont il écrit des préfaces, son utilisation des métaphores ; comme auteur en général. Sinon, des auteurs auxquels je reviens souvent sont plutôt des romanciers, des littéraires. En philosophie, à part Nietzsche, j'ai commencé par Heidegger.

LD : *D'après vous, qu'est-ce la philosophie et devrait-elle être une discipline travaillée par tous?*

MB : La philosophie, c'est beaucoup de choses. C'est une discipline et ce mot, en soi, est intéressant puisqu'il a deux sens. Aujourd'hui nous pensons beaucoup à la discipline universitaire ou académique, c'est-à-dire un champ où l'on poursuit des études. Au Québec, qui plus est, la philosophie a la particularité d'être une discipline que l'on étudie assez jeune — on commence au cégep — et même pourrait-on peut-être la commencer encore plus jeune. Je suis d'ailleurs assez curieuse de ce que donneront les programmes de philosophie pour enfant ; des gens à l'Université Laval s'y intéressent. Peut-être alors, comme dans votre question, la philosophie pourrait être une discipline que l'on étudierait très jeune. J'enseigne au cégep et je suis souvent frappée de constater que, pour les étudiants, la philosophie est souvent quelque chose de

nouveau. C'est un peu comme s'ils n'avaient jamais fait de mathématiques et qu'ils commençaient à dix-sept ans! Peut-être pourrait-elle donc quelque chose de plus général. D'un autre côté, le mot *discipline*, c'est aussi une mise en pratique, des exercices ; s'astreindre à une certaine façon d'être, à une certaine façon de vivre. La philosophie a été une discipline en ce sens-là surtout durant l'Antiquité, mais je ne pense plus qu'elle le soit tellement aujourd'hui.

LD : *Justement. Au sens de l'Antiquité, quelle est l'importance, pour vous, d'une vie philosophique? Vivez-vous une existence s'y apparentant?*

MB : Non! (rires) En fait, ce n'est pas un non, mais je ne veux pas porter un jugement de ce type sur moi. La barre serait trop haute. Je laisserai les autres en juger. De toute façon, au sens de l'Antiquité, il est sûr que la réponse soit négative. Nietzsche s'est d'ailleurs beaucoup intéressé à la manière dont la philosophie, dans les écoles hellénistiques,

savoir... Je répondrai d'ailleurs en nietzschéenne en disant que c'est une vie qui vise à savoir non pas dans le but de savoir! Un intérêt pour le « savoir » dans le but de comprendre pourquoi nous sommes tant intéressés par le « savoir ». Par exemple, pourquoi favorisons-nous le vrai plutôt que le faux? Pourquoi le Bien plutôt que le Mal? Des interrogations du genre guident une vie-philosophie de ce type. Une vie de l'esprit qui est animée par une curiosité, une recherche et une capacité à ne pas vouloir à tout prix avoir la réponse. Ne pas toujours vouloir avoir la connaissance. Pouvoir accepter la question qui demeure parfois sans réponse. En ce sens-là, pour moi, une vie-philosophie est une vie où l'on est sceptique.

LD : *Quelles sont les difficultés propres à l'enseignement de la philosophie? Pourquoi enseignez-vous au niveau collégial? Même, vous demanderais-je, de quelle manière vos travaux sur Nietzsche ont-ils influencé votre enseignement?*

fession. Il avait raison. J'ai postulé lorsque j'étais au doctorat — j'ai été engagée —, mais j'ai refusé les charges d'enseignement qui m'étaient offertes jusqu'à ce que j'aie défendu ma thèse. Au début de ma carrière, je n'ai jamais pensé que je deviendrais professeure au cégep. C'est une très belle profession, mais je ne m'étais jamais vraiment posé la question. J'espérais, éventuellement, avoir un pied dans l'université. Or, au fond, j'en ai toujours eu un en tant que chercheuse. Donc, ma carrière est bicéphale. Je suis, d'une part, professeure au cégep, mais aussi chercheuse au Centre canadien d'études allemandes et européennes (CCÉAE) dont je suis maintenant la directrice intérimaire.

Enseigner au cégep, c'est évidemment quelque chose de stimulant. C'est un beau défi que de devoir attirer des jeunes qui n'ont aucune idée de ce qu'est la philosophie. Je n'ai pas intérêt à ce qu'ils trouvent cela ennuyeux. J'ai réellement l'envie et le souhait de leur faire

LD : *Vous me permettrez de vous redemander : de quelle manière vos travaux sur Nietzsche ont-ils influencé votre enseignement?*

MB : C'est une question difficile, en un sens, puisqu'elle demande que je me retire de ma pratique pour y déceler l'influence. Ce n'est pas si évident. En plus, cela fait si longtemps que je travaille sur Nietzsche. Il est donc difficile de me séparer de certaines méthodologies ou de certaines approches. Je vais tout de même essayer d'y répondre... Vous savez, j'ai travaillé le « jeune Nietzsche ». Il était alors philologue et s'intéressait beaucoup aux Grecs. Pour améliorer ma compréhension de ses idées et son rapport aux Grecs, j'ai beaucoup travaillé le stoïcisme. Enseigner une introduction à la philosophie m'y a d'ailleurs obligé d'autre part. Ou plutôt, ça m'en a donné l'occasion. Cela me permettait de compléter mon travail sur Nietzsche. En disant cela, je me rends bien compte que je ne réponds pas vraiment à votre question!

LD : *Vous y répondez sans y répondre.*

MB : Disons que je la détourne. Une influence qu'a eue Nietzsche sur mon enseignement serait probablement de ne pas croire aux idées. Former les étudiants à être peut-être davantage des sociologues des idées que des philosophes. C'est-à-dire, l'on s'intéresse au vrai, au Bien. Pourquoi? Pourquoi juge-t-on cela si important? Que signifie « important »? Toujours l'interrogation par la valeur, dans la généalogie des concepts.

LD : *Passons aux questions, disons, nietzschéennes! Pouvez-vous nous parler de votre excellente analyse faite dans Kulturkritik et philosophie thérapeutique chez le jeune Nietzsche?*

MB : Ce livre est issu de ma thèse de doctorat. En thèse, je savais d'emblée vouloir travailler sur Nietzsche et je m'étais donné la tâche première de le lire complètement et chronologiquement. Cela inclut les carnets de notes associés à chacun de ses livres, la correspondance, les fragments posthumes, etc. Ce qui m'a alors frappé après cette lecture fut son projet de jeunesse. J'étais particulièrement intéressée par le fait que la critique culturelle formait un projet énorme et cohérent. Il avait le souhait de former une communauté, en



COURTOISIE DU CÉGEP ÉDOUARD-MONTPETIT

était une discipline de vie globale qui devait avoir des effets sur le choix alimentaire, sur la manière de socialiser, parfois même sur les rythmes de sommeil. Une manière très stricte de voir comment la vie quotidienne peut être régie. Il est certain que je ne vis pas une vie philosophique en ce genre-là. D'autre part, une vie philosophique est guidée, en quelque sorte, par le

MD : Beaucoup de questions en une! Vous me remettez dans le droit chemin si je me perds en cours de route. Pourquoi enseigner au collégial? Un hasard. Lorsque j'étais à ma thèse au doctorat, un ami m'a fortement encouragé à postuler au cégep, mais cela ne m'intéressait pas puisque j'écrivais ma thèse. Or, pour cet ami, enseigner au cégep était l'assurance d'avoir une pro-

voir ce qu'il y a de fondamental et d'universel dans la pratique philosophique. Mon cours d'introduction vise à les accrocher à ce qu'est la philosophie. Voilà la difficulté principale répondant à votre question. Si l'on enseigne encore Platon, Épicure, Épicure — mon enseignement se concentre beaucoup sur le stoïcisme — c'est parce que leurs textes nous parlent encore, à travers les siècles.

Entrevue

parlait avec beaucoup d'amis, avec [Richard] Wagner. Or, tout cela semble avoir été laissé de côté et cela m'a apparu concomitant avec son retrait du monde universitaire. Il est certain que Nietzsche n'est pas si original que cela en tant que critique culturelle. Il l'est à une époque de *critique culturelle*, mais certaines de ces critiques lui sont propres et il va les développer par après. Je me suis intéressée aux formes de la critique culturelle — la dimension politique de la critique de l'État, sa critique de la musique, du journalisme, de l'éducation avec Schopenhauer et tel qu'on le voit dans la première *Inactuelle* (David Strauss, apôtre et écrivain; 1873) et je me suis beaucoup intéressée — peut-être pas assez encore — à la critique du savant. La critique du *type* qu'est le savant, celui qui est formé par les instituts universitaires et académiques. J'ai cherché à cerner certains fronts de critique, certains fronts d'action, de la part de Nietzsche, dans son projet visant à rénover la civilisation et à comprendre, aussi, pourquoi il a laissé ce projet-là de côté.

LD : Un lecteur d'Héraclite pourrait s'intéresser particulièrement à la question du *polemos*, à la pulsion agonale. Il s'agit d'un aspect, repris par Nietzsche, très présent dans votre livre. Cela m'amène à vous demander : quelle est l'importance de la « joute », cette pulsion politique [agonale] que Nietzsche associe à une certaine période de l'Antiquité grecque, pour notre époque? Manquons-nous d'une éducation propre à cette pulsion?

MB : Cela n'est plus très valorisé. L'idée de la notion d'*agon*, la pulsion agonale et la notion de joute apparaissent dans les textes nietzschéens de jeunesse. Après cela, nous ne les voyons plus tant que cela. *Agôn* et joute, plus tellement. Par contre, ce que l'on retrouve beaucoup, c'est la notion de pulsion. Il est clair que cette notion est partout dans l'œuvre de Nietzsche et elle est particulièrement importante puisqu'elle nomme l'hypothèse globale que fait Nietzsche de ce que sont la vie et le réel comme

dépassement ou [singularisation] par rapport à l'autre. Il y a cela dans la notion de pulsion, dans la notion d'*agon* et dans la notion de joute. Nietzsche émet l'hypothèse que cette volonté de se distinguer, de se séparer, d'être au-dessus d'autres choses, est inhérente à la vie. Il est certain que nous n'avons pas une éducation à cela. Se distinguer des autres, être différent, comprendre une hiérarchie... ce ne sont pas des choses présentes dans notre éducation ou dans notre discours public, mais on peut consentir que cela se trouve partout au quotidien. Nous le voyons dans les milieux de travail, nous le voyons dans la rue, dans les concerts — cette volonté de se démarquer. Il est certain qu'à notre époque, nous ne voulons pas voir cela — nous critiquons même l'idée de hiérarchie —, mais elles sont néanmoins présentes. Qu'est-ce qui pourrait être une bonne éducation à cela? Au moins, d'en prendre conscience! C'était d'ailleurs l'un des objectifs de Nietzsche : attirer notre attention sur ce phénomène pour mieux le voir à l'œuvre.

LD : Vous mentionnez cette singularisation, cette idée qui prétend que l'on se crée en tout point différents des autres. Elle semble tout de même très présente à notre époque! Or, tandis que, pour Nietzsche, les Grecs étaient « superficiels par profondeur », ne sommes-nous pas, aujourd'hui, profonds par superficialité? C'est-à-dire... être différent pour être différent!

MB : Il est certain que de nos jours, l'on valorise beaucoup le fait d'être soi. J'ai vu une publicité hier, justement. Une publicité pour *La Presse+*. Il y avait une jeune fille et une citation censée lui appartenir. Le message disait sommairement : « C'est lorsque l'on arrête de se chercher que l'on parvient à être ce que l'on est. » J'ai lu cela en souriant. On voit bien que l'on valorise le fait d'être soi, d'être authentique, de s'exprimer librement et tout cela est très beau. C'est une situation découlant de la disparition des échelles de valeurs communes et imposées. On permet, donc, toutes sortes d'expressions et l'on valorise cela. Maintenant... y a-t-il tant de différences entre chacune de ces personnes-là? La personne que j'ai vue dans cette publicité m'a semblé être tellement ordinaire. C'est un constat, non une critique. J'aurais pu la voir dans l'un de mes cours ou encore dans le métro. Elle ne m'aurait jamais frappée comme étant une personne s'affirmant particulièrement dans son individualité. Qu'est-ce que cela veut dire d'être *pleinement* soi-même? J'ai l'impression que l'on

nous fait croire que d'être authentique va faire de nous quelqu'un de complètement différent des autres. En réalité, non. Puisque je suis professeure au cégep, je vois bien que c'est à cet âge-là que l'on peut développer cela, aussi. Je sais bien que plusieurs de mes étudiants, dans mes cours, pensent qu'ils sont tellement originaux et différents. S'ils savaient comme ils sont représentatifs d'un type! L'important est de savoir de quel type nous sommes.

LD : Cela renvoie au « *perspectivisme* » de Nietzsche...

MB : Oui, bien sûr! Lorsque j'enseignais Nietzsche, c'est d'ailleurs ce que je cherchais à enseigner. Le lien entre ce dont nous venons de parler et son « *perspectivisme* ». On le voit très bien dans *Vérité et mensonge au sens extra-moral* (1873). Nous ne pouvons pas, également, penser le *perspectivisme* sans l'hypothèse de la « *volonté de puissance* ». C'est à la fois la beauté et la difficulté de Nietzsche : ce n'est pas un philosophe au sens généralement accepté. On ne peut pas le traiter avec des tables des matières parfaitement compréhensibles ; on ne trouve pas un livre de Nietzsche où est effectivement développée l'idée de la « *volonté de puissance* » ou celle du « *perspectivisme* ». Il faut lire et relire et se montrer attentif à ce qui est écrit. Souvent, d'ailleurs, l'on me demande par quel livre de Nietzsche commencer. En fait, ma belle-mère m'a posé cette question-là hier! On me la repose régulièrement. J'essaie de répondre à cette question-là en fonction de la personne. Pour quelqu'un qui est cultivé, une curiosité générale pour la culture occidentale et une ouverture à la littéralité du langage, je conseille de commencer par *Le Gai savoir* (1882) Pour un étudiant en philosophie, ce n'est peut-être pas non plus par celui-là que je le ferais commencer.

LD : Vous faites la dichotomie, chez Nietzsche, entre les ouvrages exotériques et ésotériques...

MB : Une question rarement abordée. C'est mon biais straussien! J'ai été formé par un straussien.

LD : Je m'en allais justement vers là. Leo Strauss a écrit un livre expliquant, en quelque sorte, comment le lire. Chez Nietzsche, diriez-vous qu'il y a de cela? Ou encore, un équilibre entre les œuvres exotériques et ésotériques? Vérité et mensonge au sens extra-moral, par exemple, appartient à ce dernier groupe. C'est, par ailleurs, comme vous le mentionnez, un projet avorté tel qu'on le voit dans la correspondance entre Nietzsche et son ami le philologue Rohde. Ce dernier disait à Nietzsche qu'un tel livre ne trouverait pas son lecteur.

MB : C'est une bonne question. Au fond, je pense que si je me trouvais à réécrire mon livre, je ne suis pas certaine que je garderais cette distinction. Ce qui m'est devenu plus pertinent tient dans les stratégies éditoriales, les stratégies pour atteindre un public. Il est frappant de voir que la majorité des livres principaux de Nietzsche ont été publiés à compte d'auteur ; *Par-delà bien et mal* (1886) publié à compte d'auteur, c'est incroyable! Il n'en a distribué que 200 copies dans les mois qui ont suivi sa publication. Elles n'ont pas toutes été vendues puisqu'il en a envoyé un large nombre à des amis et à des revues. Tout cela est donc peut-être plus intéressant si l'on veut comprendre la production de l'œuvre de Nietzsche ou encore toutes ses tactiques concomitantes pour trouver un lectorat. Il cherche à ce point un lectorat qu'il cherche à tout penser. La première de couverture, le carton du livre, était particulièrement importante. Il voulait que le lecteur comprenne que tel livre était la suite d'un autre. Il était important pour lui que ses lecteurs comprennent qu'il était en train de produire une œuvre complète. Le fait que *La Généalogie de la morale* (1887) soit une étude de cas de *Par-delà bien et mal*, le lectorat doit bien le comprendre. Aujourd'hui, on oublie cela.

Je bifurque, mais cette question m'intéresse. *La Généalogie de la morale* est souvent un texte par lequel l'on rentre dans l'œuvre de Nietzsche. Ce fut mon cas aussi. C'est un livre que j'ai lu en cours d'introduction à la philosophie à l'Université d'Ottawa. J'y suis rentrée sans que personne ne me dise « ce livre est une étude de cas » ou un terrain historique qui fait

une application des idées globales développées dans *Par-delà bien et mal*. En plus, lorsque nous l'avons étudié [*Par-delà bien et mal*] au baccalauréat, nous ne lisions que le premier chapitre! Je ne sais pas si vous avez en tête la table des matières du livre, mais dans ce chapitre se trouve une critique de la philosophie... On ne nous faisait pas lire le neuvième chapitre qui touche sur ce qui est noble ou encore les sections sur l'hypothèse de « *volonté de puissance* ». On ne lisait pas le travail philosophique réel de Nietzsche développé dans ces sections-là et nous l'avons étudié seulement en tant que critique — un peu étrange — avec lequel on ne sait pas trop quoi faire.

Bref, pour revenir à la dichotomie entre l'exotérique et l'ésotérique, au fond nous voyons qu'il y a beaucoup de textes que Nietzsche a effectivement laissés de côté, d'autres qu'il a publiés à compte d'auteur — il y a la quatrième partie de *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-85) qu'il ne prévoyait pas publier —, mais en même temps il y a tellement de stratégies de publicité et de diffusion énorme — qui furent plutôt un échec à l'époque — que c'est cela qui me semble plus important que la dichotomie: les stratégies pour se trouver un lectorat.

« C'est à la fois la beauté et la difficulté de Nietzsche : ce n'est pas un philosophe au sens généralement accepté. On ne peut pas le traiter avec des tables des matières parfaitement compréhensibles »



Sous la direction de MARTINE BÉLAND

Lectures nietzschéennes
Sources et réceptions



MARTINE BÉLAND

Kulturkritik
et philosophie thérapeutique
chez le jeune Nietzsche



Entrevue

LD : *Ne diriez-vous pas que c'est par dépit ou par faiblesse que Nietzsche en vient à oublier ce qui apparaît être un fondement chez lui — c'est-à-dire que la « vérité » est profondément meurtrière — et donc à publier, toujours en recherche d'un lectorat toutes considérations oubliées de ce qu'il put dire de la « vérité », selon des stratégies éditoriales qui laissent radicalement de côté ce qui put constituer tout le projet du « jeune Nietzsche » élaboré avec Erwin Rohde?*

MB : Je crois qu'il faut regarder la chose différemment. Nous avons affaire à un auteur qui publie 17 livres en 17 ans. C'est énorme. Nous pouvons donc regarder la chose d'un autre point de vue. Une chose qui m'a frappée — pour continuer dans les chiffres — c'est la quantité de préfaces que Nietzsche a écrites. Il a écrit bien plus de préfaces que de livres ; 25 préfaces, si je ne me trompe pas. Pourquoi autant? À quoi sert la préface? Elle sert à présenter une œuvre en s'adressant au lecteur. Il y a davantage de publications que de dépit ou d'abandon. C'est un homme qui passe son temps à écrire sans cesse. Nous voyons le volume que prennent les fragments posthumes. Il est certain qu'en écrivant sans cesse, il y a des projets qui sont mis de côté. Il me semble que si n'importe qui prenait vos carnets ou les miens, ils verraient la masse de projets que l'on ne traitera finalement pas. Il y aurait d'ailleurs un beau travail à faire sur les tables des

matières de Nietzsche. Pour revenir à votre intervention, face à cette masse de travaux non terminés demeure la masse de travaux publiés. S'il publiait autant — et à la fin Nietzsche se pressait puisqu'en 1888, il voulait absolument rejoindre le plus de gens possible — ce n'est pas sans une bonne connaissance des tribunes qu'il y avait, à l'époque, en Europe. Il lisait plusieurs revues — des revues françaises et britanniques — et était très au fait de ce qui se passait dans l'Europe intellectuelle de son époque. Donc, il voyait très bien que pour rejoindre des lecteurs, il faut bien que les livres circulent! Il envoie plusieurs des siens pour qu'il y ait, au moins, des recensements. Je me suis intéressée aussi à la perception de Nietzsche quant à la réception de son œuvre et il était déçu qu'elle soit si minime. Il se souciait que ses idées aient une tribune et il se doutait bien que cela pourrait prendre du temps. Finalement, cela n'en a pas pris autant.

LD : *Quel est votre rapport au constat nietzschéen d'une civilisation malade? Que pensez-vous de son diagnostic?*

MB : Pour Nietzsche, une civilisation, une *Kultur* en allemand, c'est un certain équilibre des pulsions, une certaine échelle de valeurs, une certaine définition de ce qu'est l'humain, de ce qui est souhaitable et de ce à quoi nous devons être formés.

Qu'est-ce qui peut faire qu'une civilisation soit malade ou déclinante? Dans ses œuvres — je pense encore une fois à *Par-delà bien et mal* —, nous voyons que Nietzsche utilise beaucoup la métaphore de la jungle et de la luxuriance pour décrire ce qu'est la vie à son meilleur, pour décrire ce qui est la tendance naturelle de la vie, c'est-à-dire la tendance à une diversification de ses formes et à une augmentation des échelles de différenciation, des hiérarchies. Une civilisation peut être déclinante, une *Kultur* peut être malade, lorsqu'elle devient « égalisante » plutôt que d'être hiérarchique. C'est le moment où elle encourage et valorise un type de vie, un mode de vie, une organisation des pulsions, plutôt que de favoriser une variété. Donc, lorsque Nietzsche écrit que la civilisation est déclinante, c'est notamment en raison de cette uniformisation. Aussi, le déclin peut surgir d'une civilisation se mentant sur ce qu'elle est en réalité. Nietzsche critique d'ailleurs beaucoup cela dans ses œuvres de jeunesse, comme par exemple dans *L'État chez les Grecs* (1872), où il défend l'idée que la civilisation moderne se ment sur la valorisation qu'elle se fait du travail. Elle se ment aussi sur l'esclavage. Tout cela, nous pouvons le voir encore de nos jours. C'est-à-dire, si nous avons autant de *patentes* ou de *bébélles* autour de nous, c'est bien parce que d'autres les font. Nous avons expulsé de notre environnement immédiat toute la production du matériel et toutes les mauvaises conditions de vie qui vont avec. Une civilisation qui se ment quant à ses conditions de vie est une civilisation qui est malade.

LD : *Que faites-vous de ce constat ?*

MB : Il me semble que son constat est tout à fait utile pour nous aujourd'hui, afin de nous amener à comprendre ce qu'est une *Kultur*, une civilisation. Si nous reprenons la métaphore de la jungle, elle est très convaincante par son pouvoir illustrateur. Son pouvoir vient qu'elle évalue quelque chose de réel et que nous avons une certaine difficulté à nommer. Peut-être, même, la valorise-t-on sans le savoir! Par exemple, lorsque, de notre point de vue nord-américain, nous jetons un regard sur une société uniforme et sans liberté d'expression, où l'on doit répéter des dictats de l'État et où nous jugeons bien que ce qui est nivelant limite les capacités créatrices de l'être humain.



MONICA MORALES

Il est clair qu'il y a, chez Nietzsche, un individualisme très fort. Nous le voyons très bien au début de la troisième *Inactuelle* (*Schopenhauer éducateur* ; 1874) — qui est un texte que j'adore et que j'enseigne volontiers. Dans cette troisième *Inactuelle*, nous voyons bien l'individualisme nietzschéen qui en appelle à chaque individu à laisser pleine voix à l'être que nous sommes. Je pense que oui, en ce sens-là, le regard critique de Nietzsche sur les dimensions « égalisantes » de la civilisation sont utiles. Qu'est-ce que l'authenticité? Est-ce possible? Pouvons-nous nous réaliser nous-mêmes sans même un modèle préalable? Cela semble difficile à imaginer.

LD : *À la toute dernière page de votre livre, vous citez le paragraphe 280 du Gai savoir dans lequel Nietzsche fait mention de la rareté des lieux philosophiques, ces lieux dans nos grandes villes qui, comme vous le dites, « sa[vent] montrer que la philosophie est un "faire" de la pensée, une action personnelle et, ainsi, une réflexion constamment à reprendre ». À votre avis, de tels lieux auraient-ils les effets escomptés?*

MB : C'est un bel extrait ce paragraphe 280. En lisant cela, je me demandais « où sont ces lieux-là »? D'ailleurs, en ce moment, nous sommes à l'UQAM, dans une espèce d'agora — où il y a beaucoup trop d'écho d'ailleurs. Est-ce un tel lieu? Sincèrement, je ne pense pas. Ce ne serait pas une agora universitaire, même si l'UQAM en a fait plusieurs contrairement à l'Université de Montréal qui veut tout sauf des rassemblements étudiants. Bon, des jardins ; nous habitons un endroit où il neige cinq mois par année, alors ce n'est pas évident! Par ailleurs, dans les jardins, de nos jours, nous y pratiquons surtout la distraction. Aussi, pensez à tous les festivals que l'on nous

sert à Montréal. Pouvons-nous vraiment, en tant que citoyens, prendre possession de ces lieux publics alors qu'ils sont sans cesse réquisitionnés pour toutes sortes de célébrations purement mercantiles? Où sont ces lieux? Des lieux de méditation. Or, si l'on ne pratique plus la méditation ou la réflexion, si l'on n'encourage plus cela... il est certain que nous ne construirons plus de lieux qui vont avec cette manière d'être. Ce que l'on encourage, c'est la performance, le succès, la réussite rapide, le changement, le précaire. À force d'encourager tout cela, à force d'encourager les gens à organiser leur semaine de manière à ce qu'ils soient constamment actifs, nous faisons fit de l'arrêt. Nous n'encourageons pas l'*idleness*. Être à l'arrêt, réfléchir... les gens en sont de moins en moins capables! Peut-être que des lieux philosophiques seront de moins en moins présents. Vraiment, je ne sais pas ce que serait ce genre de lieu, à l'heure actuelle.

LD : *Au niveau privé, il y a le Camellia Sinensis!*

MB : Oui! Il n'y a pas le réseau WiFi et l'on ne peut pas parler au téléphone. Cette maison de thé a le mérite d'être aussi assez minuscule. Ils sont plutôt à contre-courant. Par contre, ce n'est pas un grand lieu public... Vous voyez, j'arrive d'un beau lieu : le fleuve Saint-Laurent. J'y suis allée, en voyage, au large de la Côte-Nord. Ça, c'est un lieu de méditation : le fleuve. Peut-être, est-ce aussi plus largement la nature... Il est certain que des parcs, nous en avons, mais les gens y sont affairés. Ils ne sont pas à l'arrêt. L'arrêt ne rapporte rien, économiquement. Il faut d'ailleurs se poser la question : est-ce que l'on recherche des lieux de méditation? Honnêtement, je connais très peu de gens pour qui c'est le cas. Je lis le *Globe and Mail* et je suis fascinée par le fait que, dans ce journal, il y ait systématiquement des articles écrits par



philosophie

des journalistes racontant des histoires où ils laissent leur téléphone de côté durant toute une semaine... Les gens ont énormément de réticence à ne rien faire et à être seuls. Énormément. Il est certain que ces préférences se traduisent à grande échelle dans une certaine architecture urbaine ou dans certains projets sociaux. Je le vois même à petite échelle au cégep. Nous laissons peu d'espace pour que les étudiants puissent s'intéresser à ne rien faire. Nous pouvons apprendre beaucoup en ne faisant rien. C'est même le cas dans nos bibliothèques. À l'Université d'Ottawa, ils y ont mis un café! Cela traduit que les lieux de méditation ne sont plus ce que nous valorisons. Les lieux de méditation comme les églises sont

que l'on doit faire, mais aussi l'inscription historique de ces textes-là. Il peut être difficile de détacher un texte ancien de son inscription historique, mais en même temps si cette inscription n'est plus la nôtre, comment pouvons-nous avoir réellement accès au texte? C'est une question particulièrement intéressante pour vous si vous portez un intérêt aux frégocratiques. Nous avons des fragments de texte de ces derniers — assez peu — et nous devons souvent nous fier aveuglément aux traducteurs! Nous superposons nos regards interprétatifs sur le texte. Alors, le philologue est obligé de demeurer modeste. Il est obligé de se rappeler toutes les époques par lesquelles nous devons passer pour pouvoir

sur le réel nous menant à le comprendre le réel à partir de ce qui rentre dans nos catégories. Cela renvoie beaucoup à ce que Nietzsche écrivit dans *Vérité et mensonge au sens extra-moral* à travers la métaphore du buisson, c'est-à-dire la science qui cache les choses derrière un buisson et, regardant dans le buisson, s'exclame « le phénomène est là »! Si le philosophe a à être le pont entre l'art et la science, c'est bien qu'il est de son rôle de nous rappeler les limites de la science, les possibilités de ce que peut être la science et les limites de nos catégories artificielles.

LD : Pour conclure, outre votre excellente analyse, par quel livre celui ou celle voulant s'introduire à la pensée de Nietzsche devrait-il commencer ?

MB : J'en ai parlé tout à l'heure. Cela dépend de ce que nous sommes, de ce que nous faisons, du contexte dans lequel nous sommes. Pour des étudiants au baccalauréat qui ne seraient pas en philosophie, la troisième *Inactuelle*, pour l'appel à l'individualité et à devenir ce que nous sommes. *La Généalogie de la morale* est aussi une bonne amorce — c'est très accrocheur —, mais il ne faut pas oublier que c'est une mise en pratique de ce qui est développé dans *Par-delà bien et mal*. Il me semble d'ailleurs que si l'on étudie en philosophie, il faut lire *Par-delà bien et mal*. C'est capital et extrêmement important. Étonnamment pour moi qui me suis spécialisée dans le « jeune Nietzsche » dans mes études doctorales, en ce qui

concerne *La Naissance de la tragédie*, je m'en détourne de plus en plus. C'est un texte que j'ai beaucoup aimé et travaillé, mais il me semble aujourd'hui un peu moins intéressant. Demeure toute l'analyse de la musique — toute la philosophie de la musique qui s'en dégage. Cela m'apparaît particulièrement intéressant. Peut-être pour des gens en art cela serait un beau livre. Sinon, pour des gens en général qui me posent cette question, *Le Gai savoir* ! Surtout pas *Ainsi parlait Zarathoustra* ! (rires) ☺

Propos recueillis par
SIMON TARDIF
Éditeur Philosophie

« Une civilisation peut être déclinante, une Kultur peut être malade, lorsqu'elle devient « égalisante » plutôt que d'être hiérarchique. C'est le moment où elle encourage et valorise un type de vie, un mode de vie, une organisation des pulsions, plutôt que de favoriser une variété des pulsions »

issus d'une culture très ancienne — qui n'est plus tellement la nôtre finalement — dans laquelle l'on favorisait l'homme non affairé qui pouvait réfléchir. Aujourd'hui, nous cherchons à former des agents économiques allant le plus tôt possible sur le marché du travail afin d'être les plus rentables possible. Là, je vais citer la troisième *Inactuelle* pour dire « afin qu'ils aient le moins possible de temps pour penser » !

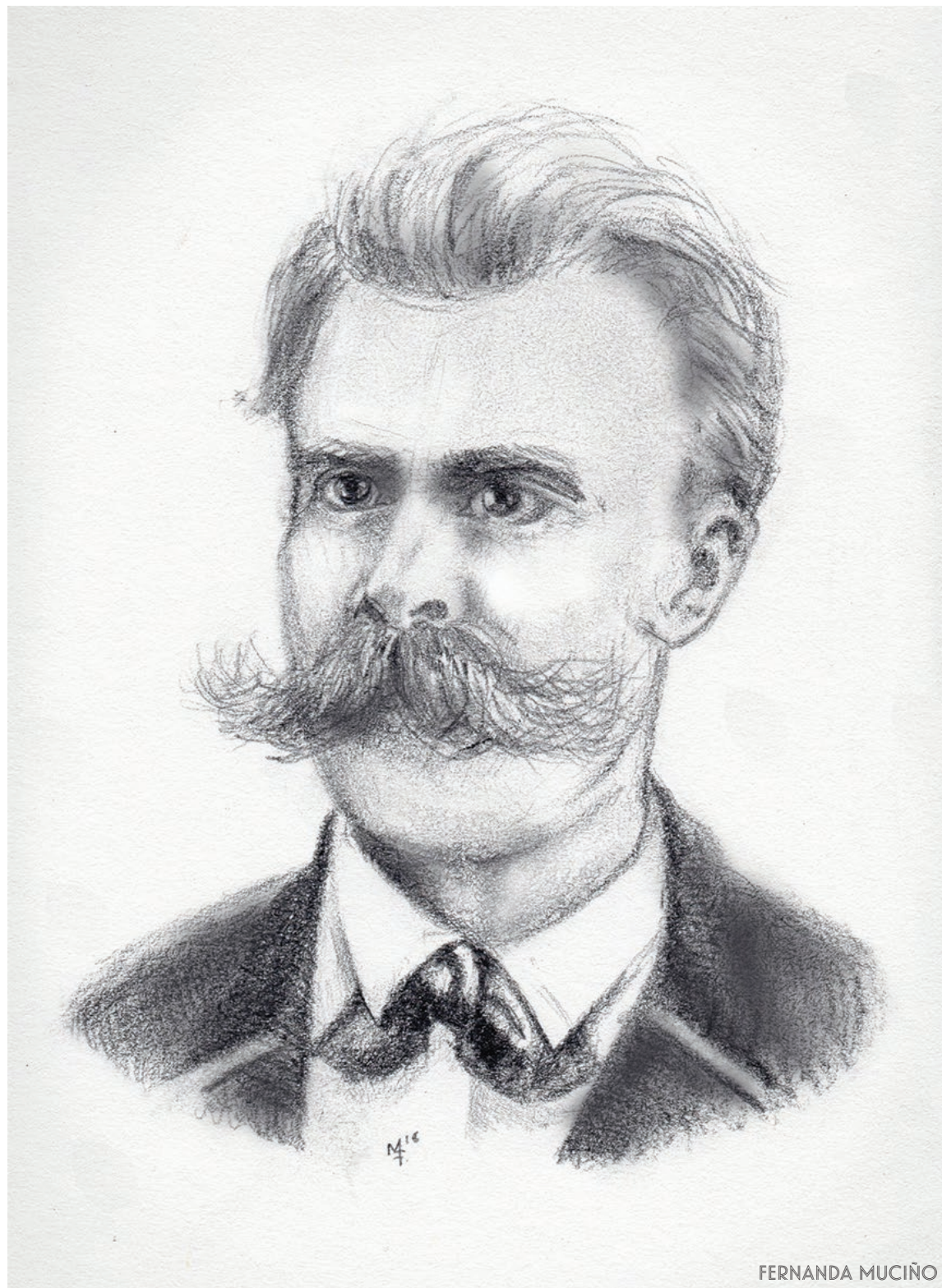
LD : Nietzsche disait de la philologie qu'elle est une science qui peut nous aider à éternellement comprendre le présent à l'aide de l'Antiquité. Bien davantage que l'enseignement des classiques ou leur interprétation, la philologie est une méthode d'apprentissage, un rythme à adopter. Qu'est-ce la philologie et sommes-nous en manque de ce que la philologie peut apporter ?

MB : La philologie est l'art de bien lire. Nietzsche était lui-même philologue. C'est une pratique qui nous amène à être sans cesse attentifs au texte qui est devant nous et aux couches d'interprétations à travers lesquelles, souvent, le texte nous parvient. Le philologue est conscient de son travail interprétatif. Il est conscient, aussi, du passage du temps. Ce serait la dimension historique. Il y a, à la fois, la langue ancienne et tout le travail d'interprétation

comprendre ce qui est devant nous. Là où nous manquons certainement de philologie, c'est probablement dans notre manque de rigueur lorsqu'arrive le temps d'apprendre à lire. Nous sommes là, en tant que professeurs, pour attirer l'attention des étudiants sur ce qu'est un livre et ce qu'est un mot. Nous sommes là pour affiner la pratique de la lecture.

LD : Nietzsche disait du philosophe, dans *La Naissance de la tragédie* (1872), qu'il était ce médiateur entre l'art et la science ; comment le philosophe organise-t-il cette tension et qu'est-ce à dire plus précisément dans la philosophie nietzschéenne ?

MB : Nietzsche veut montrer — ce qu'il fit dans plusieurs livres — que même la science est une entreprise esthétique. La science est une entreprise interprétative qui transmet et construit un sens et des représentations là où il y a une masse de faits bruts auxquels nous n'avons pas accès autrement qu'en y superposant des représentations. Nous voyons bien cela chez Heidegger, aussi, par exemple dans un texte tel que « L'époque des conceptions du monde » (*Chemins qui ne mènent nulle part (Holzwege)* ; 1949) qui date de 1938. C'est un texte qui est très nietzschéen dans son amorce sur le fait qu'il y a des grilles que nous plaquons



FERNANDA MUCIÑO

EXPOSITION



CAPTURE DU FILM

Manifesto, manifeste des manifestes

Julian Rosefeldt filme Cate Blanchett incarnant différents manifestes artistiques.

HUGO ROUSSEL
Contributeur

Le Musée d'art contemporain (MAC) de Montréal consacre jusqu'au 20 janvier prochain une exposition à l'œuvre *Manifesto* de l'artiste allemand Julian Rosefeldt, composée d'un prologue et de douze courts métrages. Au sein de ce chef-d'œuvre multimédia, l'actrice australienne Cate Blanchett joue plusieurs personnages récitant des extraits choisis de textes fondateurs du dadaïsme, du suprématisme, du futurisme, ou encore de la performance.

Révolution(s)

Les visiteurs sont accueillis par une vidéo d'une mère incandescente, derrière laquelle on entend la lecture d'un extrait du

Manifeste du parti communiste, publié par Karl Marx et Friedrich Engels en 1848, affirmant « Tout ce qui est solide se dissout dans l'air ». L'œuvre nous fait entrer de plain-pied dans l'origine révolutionnaire du manifeste, voué à se placer en rupture avec le passé, pour être la première pierre d'un nouveau mouvement.

Pour illustrer cette pluralité des manifestes révolutionnaires, Julian Rosefeldt a créé douze films uniques, représentant chacun un courant. Entre un immeuble abandonné, un atelier de marionnettes, une répétition de danse ou une salle de classe, Cate Blanchett se métamorphose, incarnant successivement une sans-domicile-fixe, une marionnettiste, une chorégraphe et une professeure, en intégrant le texte à son jeu d'actrice, qui change constamment.

Cate Blanchett, actrice multiple

Entre rupture et continuité, l'actrice australienne se meut à la perfection d'un personnage à l'autre. Rupture, car elle sait parfaitement adapter son jeu d'actrice à la situation, en forçant son accent pour diriger la performance, en éructant le deuil que constitue le surréalisme ou en récitant comme une prière de *Thanksgiving* les textes du Pop art. Continuité, car au-delà de l'immuable Cate Blanchett, chacun de ces court-métrages offre un moment où l'actrice se met à réciter son texte en chantant, et ce de manière synchronisée avec tous les autres films. A cet instant, le spectateur est désarçonné, et prend conscience des autres court-métrages, des autres mouvements, comme si tous témoignaient d'une seule et même

transe, d'une seule et même histoire : l'Histoire du manifeste.

La fin de l'Histoire du manifeste?

Julian Rosefeldt ne signe donc pas uniquement un chef-d'œuvre audiovisuel, mais également scénographique. En effet, l'agencement des court-métrages est pensé de façon à ce que chacun puisse être visionné de façon individuelle et indépendante, tout en offrant ce spectacle de « chant de manifestes ». Le tout fait prendre conscience au spectateur d'une réflexion sur l'Histoire. Une histoire de ces mouvements qui veulent enterrer le passé, entre un Lucio Fontana qui constate avec le situationnisme que « le vieux monde se meurt », un Manuel Maples Arce qui affirme par le stridentisme que « le passé, nous le laissons derrière nous, comme

une charogne », ou une Yvonne Rainer qui, dans *No Manifesto*, souhaite « purger le monde de l'art mort » à travers la performance.

Paradoxalement, *Manifesto* nous montre la banalité du manifeste. En moins de deux siècles, il est presque devenu un genre littéraire à part entière, dont chaque nouvel exemple n'est rien d'autre qu'une émanation de son idée originale de renversement de l'ordre établi et de fondation d'un nouveau mouvement. Comment renverser l'art par un biais qui n'est déjà plus révolutionnaire?

« Tout ce qui est solide se dissout dans l'air ». Le temps de la révolution contre le(s) manifeste(s) est-il venu? ☹

Manifesto de Julian Rosefeldt
Au MAC jusqu'au 20 janvier 2019

« Ici, on a le talent nécessaire, pas les plateformes de distribution »

Portrait du créateur et entrepreneur Isaac Larose.

PAUL LLORCA
Contributeur

J eudi soir, c'est soirée Jazz & Tarot au Datcha. C'est en début de soirée que j'ai rencontré son organisateur, Isaac Larose, pour discuter art, mode, Québec et écologie. Natif de Québec, Isaac a plus d'une corde à son arc.

Casquettes et vin naturel

Isaac Larose gère, à Québec, le *speakeasy* Nénuphar—qui a reçu le 9ème prix au prix des Meilleurs Nouveaux Bars Canadiens du magazine *En Route*—, mais aussi un bar à vins naturels, le Madeleine, et organise des soirées « Bowlings et Cocktails » au Royal Limoilou Bowling Club. A Montréal, il organise les soirées Jazz & Tarot, et s'occupe de sa marque, co-fondée avec Marc Beaugé, Larose Paris. Ce dernier est un journaliste mode, passé par *GQ*, *Canal+* (chaîne de télévision française, *ndlr*) et vient de lancer son magazine, *L'étiquette*. Pendant son bachelors de commerce à l'université Laval, Larose fait un échange à Paris. « La première personne que j'ai rencontrée à Paris, la première semaine, c'était Marc Beaugé, qui venait de quitter *GQ* pour rejoindre *les Inrocks* ». Ils décident de faire une marque ensemble, « ce qui n'avait absolument aucun sens ». N'ayant tous les deux que peu d'expérience dans la mode, ils partent sur un projet d'accessoires, et ont la même idée : « faire une casquette *made in France*, avec des matières de costume, que tu peux porter avec un costume. C'était un peu un projet d'étude. »

Depuis six ans, Larose Paris sort deux collections par an, et fait de nombreuses collaborations. La dernière en date avec la marque italienne Missoni, connue pour ses mailles colorées, a été photographiée à Magog, sur le vignoble de vins naturels Pinards Et Filles. Les vigneronnes sont devenus mannequins d'un jour. Ce choix vient de sa fascination pour le vin naturel, qu'il sert souvent lors de ses soirées. Issue de petits producteurs, chaque cuvée de vin naturel est unique : « C'est un vin sans additif, c'est un vin pur ; juste du vin pressé et fermenté. Et aussi tu te rends compte que dans l'histoire de l'humanité, c'est ce qui s'est bu, jusqu'à la révolution industrielle. »

Le choix de créer à Montréal

Isaac Larose a l'envie de promouvoir la création au Québec, et de « montrer qu'à Montréal, on a le talent nécessaire pour réussir à l'international, on a juste pas les plateformes de distribution. (...) En fait, le fait de montrer qu'on fait du vin, de niveau international au Québec, qui mérite d'avoir sa place au côté de Missoni, ou de Larose, c'est important ». En travaillant avec des photographes montréalais-e-s comme Alexi Hobbs, et des magasins de streetwear comme *Off The Hook*, Larose s'ancre dans la scène créative montréalaise.

un syndrome de *fear of missing out (sic)* (peur de rater un événement, *ndlr*) constante, et de pouvoir mettre son énergie à la bonne place, tout en ayant des associés dans d'autres villes, qui eux vivent avec les désavantages des grandes villes ».

Inspiration écologique

Son énergie, est actuellement concentrée sur son nouveau projet, *Eden Power Corp*, une marque « 100% centrée » sur l'écologie. Pour lui, l'écologie est un sujet très important. Il faut agir et en parler, comme pour la politique. « C'est un truc au Québec dont

politique. Le plus important pour lui est d'en parler, dans tout le Québec, particulièrement avec des gens d'avis contraire. « Au lieu d'essayer de comprendre les faiblesses de notre argumentaire et pourquoi on n'est pas capable de convaincre les autres, on les dissocie de nous, puis on coupe le pont, et automatiquement on devient déconnecté de ce qui se passe réellement. »

L'écologie est centrale dans sa réflexion politique et artistique, comme le montre son inspiration du moment : le rapport entre l'utopisme écologique, le design, et la *Silicon Valley*. Les créa-

comment tu peux résoudre des problèmes, c'est ça présentement qui m'inspire. »

C'est dans cette perspective qu'Eden s'inscrit, dans une scène de la mode montréalaise en pleine explosion. En effet, on trouve à Montréal SSENSE, une plateforme en ligne qui « se positionne comme acteur mondial, avec leurs nouveaux bureaux et leur boutique. Ça pour moi, c'est magnifique à voir. » Mais aussi Dime, le *crew* de skate avec des vêtements très recherchés. Le studio JJJJound, de Justin Saunders, se développe et réalise de plus en plus de produits épurés. Son



Rester à Montréal peut paraître surprenant, particulièrement quand on travaille dans la mode ; il semblerait plus logique de s'installer à Paris ou à New York. Pour Isaac, « après avoir voyagé beaucoup, après avoir passé beaucoup de temps à New York, à Paris, je me suis rendu compte qu'à Montréal on était vraiment très, très bien. » La qualité de vie, le loyer peu cher, la culture, la proximité aux autres métropoles sont de vrais atouts. De plus « c'est un bel endroit pour pouvoir se concentrer, sans avoir

« Après avoir beaucoup voyagé, [...], je me suis rendu compte qu'à Montréal on était vraiment très, très bien »

on n'aime pas beaucoup parler parce qu'on est éduqué comme quoi la politique est un sujet de conflit ». Il croit à la force politique des individus, qui à travers leurs choix de consommation ont un rôle. Cette force appartient à chaque marque et artiste, qui ont une responsabilité dans la sphère

teurs de *Drop City*, la première commune hippie, basée sur les géodômes, a fortement inspiré le *Whole Earth Catalog*, un mensuel écologiste, dont se sont inspirés les créateurs de Google, Patagonia et Wikipedia. « Ce lien entre une mentalité utopiste hippie, mixée avec du design, et

ancien assistant, Colin Meredith le décrivait comme « un véritable génie, (...)sa carrière va exploser à Montréal, et *worldwide* » Mais c'est aussi Marie-Eve Lecavalier, lauréate du prix Chloé au Festival international de mode d'Hyères. Cette communauté qui, grâce à la petite taille de Montréal, s'inspire mutuellement, contribuant à la richesse culturelle de la ville. Ce qui peut expliquer pourquoi, même si ce n'était pas prévu, Isaac Larose va rester ici, à Montréal, « pour s'occuper d'Eden, et de tout ça. »

Le Déli[t]rium de la semaine

Le Délit vous propose une sélection de bars où s'enivrer de culture.

lundi

Venez réciter, déclamer, slamer ou tout simplement écouter, au bistro des **Derniers Humains**. Le slam est mis à l'honneur tous les lundis !

mardi

Rendez-vous au **Quai des Brumes**, pour écouter **BURDON**, groupe de musique folk ukrainienne. Un riche répertoire de musique traditionnelle et dansante vous attend !

mercredi

Comme chaque semaine, venez retrouver les talentueuses équipes de la **La Sprite**, la ligue d'improvisation produite au restaurant **Coton**, dans le Mile End. Deux heures de rires au programme... on prépare ses abdos !

jeudi

C'est à l'incontournable bar **Dièze Onze** que se produit cette semaine la talentueuse guitariste **Christine Tassan**, revisitant le répertoire de Django Reinhardt et des swings traditionnels tziganes.

vendredi

Chaque soir, le bar **Résonance** organise des concerts live de musique jazz. Ce vendredi, c'est **Ayelet Rose & Jay Clayton** qui assurent l'impro.



PARLEMENT | PARLIAMENT
CANADA

UN EMPLOI UNIQUE
UN ÉTÉ INOUBLIABLE



Devenez
GUIDE PARLEMENTAIRE

Présentez votre candidature
au plus tard le 13 janvier 2019

Cet été, soyez au cœur de l'action
au Parlement du Canada.



Pour en savoir plus et présenter
votre candidature, allez à
lop.parl.ca/guides



BIBLIOTHÈQUE du PARLEMENT
LIBRARY of PARLIAMENT

THÉÂTRE

Émois idéologiques

À l'Espace Go, le débat politique est ouvert à tou·te·s.

GRÉGOIRE COLLET
Éditeur Culture

Il y a un théâtre qui vous retourne l'estomac, vous donne à penser, vous émeut parfois aux larmes. Le chercher est compliqué, le rencontrer est rare. *The Assembly* est de ce théâtre. La pièce de théâtre documentaire, mise en scène par Chris Abraham, était présentée à l'Espace Go la semaine passée, dans sa version anglophone.

Confronter les idées

Le projet commence en 2016, l'écrivaine Annabel Soutar propose aux acteurs Alex Ivanovici et Brett Watson de se rendre aux États-Unis pour interroger l'électorat de Donald Trump, dans une tentative de comprendre son ascension politique. Les créateur·rice·s souhaitent poursuivre la conversation au Canada, se rendant compte de l'intérêt de poser une question plus générale : quels débats avoir pour aborder les clivages politiques? Ivanovici et Watson décident alors de réunir chez eux, depuis décembre 2017, des personnes à opinions politiques opposées et organisent un débat. *The Assembly* est la reconstitution d'une de ces conversations.

Les acteur·rice·s sur scène incarnent les quatre personnes présentes durant cette conversation. Une femme blanche canadienne

d'une soixante-dizaine d'années, activiste du mouvement *alt-right*. Un étudiant blanc et juif, à la tête du club des conservateur·rice·s de l'université anglophone montréalaise (qu'on imagine très bien être McGill) où il étudie. Hope, une femme noire jamaïcaine, vivant au Canada depuis ses dix ans, travaillant en tant que comptable, plutôt apolitisée mais se disant libérale. Enfin, une personne queer, juive, défendant corps et âme l'anarchisme : Shane. Pendant une heure, autour d'une immense table surplombant la scène, les quatre discutent de politique, Ivanovici et Watson agissant en médiateurs.

Lames humaines

Avec une scène placée tel un plateau de télévision entre les publics, la projection des visages des personnages, filmés en direct et en hauteur, et un jeu d'acteur·rice d'une grande qualité : la mise en scène ajoute à la pièce le dynamisme dont le texte aurait pu manquer. Le débat, très vite, part sur la question de l'immigration et met l'accent sur les clivages idéologiques entre les personnages. L'impression de réel, par le jeu et la conversation, est telle qu'on ne sait plus si on assiste à une conversation spontanée ou non, avant que les échanges privilégiés entre débateur·se·s et médiateurs – sous forme d'apartés – nous ramènent à la réalité.

La pièce donne à penser sur notre gestion des clivages politiques autant dans la sphère publique que privée. Quelles idées prenons-nous pour acquises? Les échanges sur le « politiquement correct » et les questions d'immigration sont frappants tant ils font écho à des conversations dont nous avons tou·te·s pu témoigner, ou auxquelles nous avons pu participer. En assistant à une remise en question de toutes les valeurs et idéaux que différents camps défendent, l'on se retrouve dans un cheminement de pensée amenant à la réflexion sur ses propres idées politiques. L'apothéose de cette démarche est atteinte au bout d'une heure de pièce. Le comédien incarnant Shane se lève et annonce que les acteur·ice·s vont quitter la scène et la laisser disponible au public. Certain·e·s spectateur·ice·s courageux·ses se lèvent et prennent la parole, continuant la conversation initiée par les comédien·ne·s et indirectement par les personnes ayant réellement eues ce débat. La conversation gagne une nouvelle dimension, et signifie de l'importance de la politique dans le conscient collectif.

The Assembly est d'une force émotionnelle que j'ai rarement pu rencontrer au théâtre. Cette force réside dans l'immense écho entre ce qui est vécu sur scène, et ce qui se vit une fois la salle quittée. ☹

COURTOISIE DE GAMI/SIMONDS



Guerre[ison]

CAPTURE DU FILM

Rencontre avec Julien Fréchette, réalisateur de *Ma Guerre*, présenté aux RIDM.

Le Délit est allé à la rencontre du documentariste et cinéaste québécois Julien Fréchette. Son film *Ma guerre* a été présenté à la dernière édition du festival des rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM). Le documentaire se penche sur un phénomène méconnu : l'engagement d'occidentaux-ales dans le combat contre Daesh aux côtés des forces kurdes en Syrie et en Irak. En suivant quatre combattant-e-s, on découvre les motivations diverses de ces combattant-e-s qui traversent les océans pour mener une guerre qui n'est pas forcément la leur.

Le Délit (LD) : *J'imagine que le-a spectateur-riche s'attend à voir pas mal de combats, d'être plongé-e dans la guerre, mais finalement ce n'est pas du tout ce qui se passe. Quelles étaient vos attentes quand vous êtes allé-e-s sur le terrain, une situation d'attente ou un combat intense?*

Julien Fréchette (JF) : C'était du 50/50, dans la mesure où l'on ne pouvait pas prévoir ce qui allait se passer. On devait travailler avec la contrainte du fait qu'on avait uniquement vingt jours de tournage disponibles à l'étranger. Cela laissait à peu près deux séjours de dix jours là-bas. C'est sûr que si l'on avait été dans une dynamique de compagnonnage, où l'on avait passé un mois avec les personnes sur le terrain, on aurait eu davantage de bombes... Je pense qu'on a été chanceux, il y a un bon échantillonnage de ce qu'il se passe pendant une guerre. C'est pas toujours de

l'action et des bombes : il y a énormément d'attente.

LD : *Par rapport à votre relation avec les combattant-e-s que vous avez suivi-e-s, avec qui vous avez passé beaucoup de temps, quel type de relation avez-vous nouée avec eux-elles ? Avez-vous pu vous identifier à leurs aspirations?*

« Je me voyais davantage comme un intervenant qui était là pour questionner, mais de façon tout à fait transparente, sans complaisance »

JF : Dans une certaine mesure, oui. À partir du moment où l'on va ensemble sur le terrain, qu'on prend des risques d'une façon commune, je dirais qu'on est dans le même bateau. Il va se développer un esprit de camaraderie. De la même manière, j'imagine que cela peut arriver entre soldats. Je me voyais davantage comme un intervenant qui était là pour questionner, mais de façon tout à fait transparente, sans complaisance, les gens que je filmais, parce que moi-même j'étais curieux d'essayer de comprendre.

LD : *Peut-on faire des comparaisons entre les combattant-e-s de ce côté du front et de l'autre côté? Est-ce que ça nous apprend quelque chose sur les autres combattant-e-s?*

JF : Il y a des vases communicants, je pense que ce sont deux miroirs. Il y a des choses qui se ressemblent, dans le processus

de départ. Certains jeunes par exemple, tant du côté kurde que du côté de l'État islamique, cachaient à leur entourage le fait qu'ils allaient combattre. Des deux côtés il y en avait pour qui ce n'était pas la première guerre. Il y avait des vétérans de la Tchétchénie, d'autres guerres civiles de l'autre côté de la frontière. De notre côté, c'était peut-

être des militaires de carrière. Ils n'ont rien et tout en commun en même temps. La différence est que l'État islamique, on découvre en fait sans cesse les crimes contre l'humanité commis, le nombre de charniers qu'on a retrouvé, c'est pas quelque chose qu'on retrouvait chez les kurdes. Il y a deux poids deux mesures. C'est dit dans le film : c'est la rencontre de deux idéologies qui se combattent.

LD : *On retrouve dans les combattant-e-s occidentaux-ales partant au combat un discours disant : « c'est ma place », « je vais prendre les armes », « c'est ce à quoi je suis habitué-e ».*

JF : Pour l'Américain par exemple, de tous les personnages c'est celui qui je pense avait la motivation la plus complexe. Il y avait un côté presque thérapeutique dans sa démarche de retourner sur le terrain, du fait qu'il avait fait partie d'une force

d'invasion de l'Irak, ça n'avait pas été forcément la guerre qu'on lui avait vendue initialement. Là il avait l'opportunité d'être vu comme un libérateur, d'être bien accueilli, de se retrouver du bon côté de l'Histoire.

LD : *On peut voir dans le film que pour les personnes impliquées, c'était vraiment une quête de sens personnelle, d'où le titre du documentaire, d'ailleurs. De l'autre côté, il y a des civils qui vivent un réel désespoir, leurs vies en dépendent. Ça peut mettre un peu mal à l'aise, ce contraste. Avez-vous un tel ressenti?*

JF : Il faut remettre les choses en perspective. Dans toute guerre, il y a toujours eu des gens qui venaient de l'extérieur, qui se sentaient concernés des quatre

« En tant que documentariste, mon but n'est pas tant de donner des leçons, mais plutôt d'amener les gens à réfléchir »

coins du globe. Il y a toujours eu ce phénomène-là. La différence est que là il se passe à une ère où il y a les médias sociaux, où il est relativement facile d'obtenir les informations pour y aller. Honnêtement, c'est la seule différence. Après, c'est sûr qu'on peut voir ça de façon un peu déconnectée, mais il est clair que les civils irakiens qui se retrouvaient entre l'État islamique et les Kurdes sont les principales victimes. C'était la même chose du côté de l'État islamique, il y avait plein de gens qui venaient du monde entier, c'est pas quelque chose qui m'a tant

dérangé, honnêtement. Toute la situation est dérangeante, le fait qu'ils-elles soient là (les occidentaux-ales, *ndlr*) n'est pas la question en soi.

LD : *Quel message avez-vous voulu transmettre à travers votre film, et qu'est-ce que vous en avez tiré?*

JF : Le point focal, l'objectif du film, c'était d'amener le spectateur à réfléchir au phénomène de la guerre. En tant que documentariste, mon but n'est pas tant de donner des leçons, mais plutôt d'amener les gens à réfléchir. À partir du moment où quelqu'un me dit : « C'était dérangeant, j'y ai pensé pendant trois-quatre jours », je me dis : « Parfait, mon travail est fait. » Essentiellement c'est ça, c'est « qu'est-ce que j'ai appris ? » Toute expérience en

tant que cinéaste est formatrice, ça nous amène un autre regard sur le monde, sur la guerre. C'est clair qu'on a tous une préconception de ce qu'est la guerre, de ce que ça implique. La vivre d'un peu plus près, ça change notre perspective, on est peut-être un peu plus réservé par rapport à tout ça. Je vois la chose comme un étrange phénomène, une sorte de mal nécessaire, qui est difficile à arrêter. ☉

*Propos recueillis par
HANNAH RAFFIN
Contributeur*

« On se serre les coudes »

Le *Délit* rencontre le réalisateur Gilles Lellouche, venu présenter en première nord-américaine son dernier film, *Le Grand Bain*.

Le *Délit* (LD) : *En quoi les festivals francophones à l'étranger comme Cinémania sont-ils importants pour vous ?*

Gilles Lellouche (GL) : Ce n'est pas une question d'importance. Ça me semble complètement normal. On est quand même très peu à être francophones dans ce monde (rires, *ndlr*) alors ça me semble assez logique qu'on se serre les coudes et qu'on soit tous encore plus solidaires qu'on ne l'est, même si je ne suis pas sûr qu'on le soit encore assez suffisamment pour défendre la cause de la francophonie, en tout cas des œuvres francophones. Donc c'est normal que je vienne, au même titre que j'aie été présenter mon film à Bruxelles ou en Suisse. C'est pour moi très naturel, et surtout très joyeux.

LD : *Pensez-vous qu'il y a encore un pas à faire dans la francophonie, dans le cinéma francophone, pour qu'il se développe à l'international ?*

GL : Je pense qu'on est quand même très très écrasés par la culture anglo-saxonne. « Écrasé », le mot n'étant pas péjoratif. Ce n'est pas une domination mais c'est quand même, en termes de chiffres, de nombres, une réalité. Donc oui, je pense que c'est bien qu'on soit conscient que malgré notre différence linguistique on est capable de faire des choses qui pourraient s'exporter dans le monde entier aussi, et qu'on n'a pas à rougir de ce qu'on fait, que ce soit ici, comme les films de Xavier Dolan, ou que ce soit en France. On peut faire des films qui s'exportent, on a une grande qualité d'écriture, de réalisation, on fait de très bons films, de la très bonne musique, on fait de la très bonne littérature, alors tout va bien !

LD : *Est-ce qu'il y avait beaucoup d'appréhension avant la préparation du film *Le Grand Bain* ?*

GL : Ohhh ! (rires, *ndlr*) L'écriture du scénario ça a été un plaisir. De toute façon l'écriture, à moins que ce soit vraiment quelque chose de compliqué, ça ne doit pas être une douleur, ça doit être un plaisir. Et puis au même titre que vous écrivez sur un cahier avec un crayon de papier, moi quand j'écris, je peux écrire sur un cahier avec un feutre et tant que c'est des mots sur une page ça ne implique rien, ça ne coûte rien, je n'emmerde personne. C'est moi et moi-même. Je fais ce que je veux et je vais où je veux. Disons que c'est encore le champ des possibles. L'écriture c'est donc assez simple. Ensuite

ça se complique, il y a le fantasme de : « qu'est-ce que je voudrais comme acteur ? », « qui je voudrais pour incarner ça ? » Et puis un jour toutes ces idées, tous ces fantasmes qu'on a eu dans son bureau à minuit ou dans un train à 10h, d'un coup cela devient une réalité, il y a une date de début

bien ». Donc oui, c'était bizarre, et puis en fait, les premiers jours de tournage j'ai vécu un rêve...

LD : *Justement vous répondez à une de mes questions. Est-ce qu'il y a une suite de prévue ou d'autres projets en réflexion ?*

GL : Je ne ferai pas de suite au

que, même si, quand j'ai fait *Le Grand Bain*, j'ai fait un film que j'avais envie de voir, ce n'est pas vraiment une comédie pure, ce n'est pas un drame pur, ce n'est pas non plus un film de compétitions pur, ni de sport... C'est beaucoup de choses en même temps et j'aime bien ça. J'ai envie

qui nous emmène à la rencontre et à la conquête des autres et j'ai seulement écouté mon désir de raconter ces personnages le plus honnêtement possible. Si vous partez du principe que vous faites une comédie, vous allez être tenté de faire une blague au bout de deux secondes de film, d'être dans un tempo et ça peut devenir une caricature. Moi j'avais envie que dès la première partie mes personnages soient hyper honnêtes, hyper plausibles, hyper humains, et que l'on voit après si ça nous fait rire ou pas. Mais je n'ai pas voulu mettre d'étiquette.

LD : *Votre film a rencontré un grand succès ! Il a été projeté au festival de Cannes et met d'accord la presse et le public. Est-ce que vous pensez que si vous aviez peut-être écouté « plus » les autres cela aurait pu être moins réussi ?*

GL : J'ai beaucoup écouté les autres. Ceux qui ont travaillé avec moi, mon « chef-op », mon décorateur, mes auteurs, mes producteurs... je les ai beaucoup écouté. Mais un réalisateur doit être autant à l'écoute qu'il doit savoir un moment fermer les écoutilles. C'est comme quand vous êtes amoureux. Au tout début d'une histoire d'amour vous avez beaucoup de talent, parce que vous êtes en éveil, super vivant. Vous avez le bon mot, la bonne blague, le bon geste et puis avec le temps ça fait partie du quotidien, on est moins vivant. Un réalisateur

« Je pense qu'on est quand même très très écrasés par la culture anglo-saxonne. »

doit être amoureux, c'est une passion, il doit être à l'écoute de tout, répondre à tout et puis tout d'un coup savoir que : « non ce n'est pas comme ça qu'on va faire », « non là je ne t'écoute pas, je ne veux pas que tu m'en parles ». Un réalisateur est ultra-vivant. C'est un mélange entre tout écouter et en même temps pouvoir tout refuser aussi. Il faut toujours être en alerte. ☺

Propos recueillis par
THOMAS VOLT
Contributeur



de tournage, plein de monde et 16 semaines pour réaliser ça (sifflements, *ndlr*). J'ai eu deux semaines, ouais, avant le début du tournage, ou je n'étais pas fier. Je ne dormais pas de la nuit, j'avais l'impression de ne pas avoir assez travaillé, que j'allais dans le mur et puis tout d'un coup des « pourquoi je fais ça ? ». Et puis tu as toujours des copains, plus ou moins bien intentionnés, qui te disent : « mais pourquoi tu t'emmerdes à faire ça, t'es tranquille, tout va

Grand Bain, ça m'étonnerait. J'ai des idées, j'ai plusieurs idées. J'ai une idée qui parlerait de la nostalgie. Mais j'ai une autre idée qui est une comédie-romantique, une sorte de film d'amour comme une comédie un peu cucul, un peu romantique et en même temps ultra-violente tout en étant une comédie musicale...

LD : *Vous englobez donc beaucoup de genres dans le même film...*

GL : En fait j'aime bien me dire

d'aller vers un cinéma qui soit libre comme ça, qui mélange plein de genres parce que, moi, c'est ce que j'ai envie de voir.

LD : *On sent qu'il n'y avait pas seulement un désir de comédie, notamment au travers du personnage dépressif incarné par Mathieu Amalric ?*

GL : Je n'avais pas envie de faire une comédie ou un drame. Je ne me suis mis aucune étiquette. J'ai commencé avec ce personnage